

L'INTRUSE DU MATIN

Seb Le Rêveur



L'Intruse du Matin

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le code erroné	4
Chapitre 2 : L'usurpatrice de soie	8
Chapitre 3 : Diagnostic de surface	14
Chapitre 4 : La cellule de transit	22
Chapitre 5 : Injection de silence	28
Chapitre 6 : L'évasion sensorielle	32
Chapitre 7 : Le garage des miroirs	39
Chapitre 8 : Le signal faible	44
Chapitre 9 : Traque thermique	49
Chapitre 10 : L'armée de l'ombre	54
Chapitre 11 : Le sanctuaire profané	58
Chapitre 12 : La réponse galvanique	70
Chapitre 13 : Fréquence d'urgence	78
Chapitre 14 : Confrontation acoustique	84
Chapitre 15 : L'archive éternelle	90

Chapitre 1

Le code erroné

L'échec est une donnée binaire. Un zéro là où il devrait y avoir un un.

Sous l'index droit d'Éléonore, le lecteur optique de la serrure biométrique « Aegis-V2 » émet un cliquetis sec, suivi d'un halo rouge pulsant. Ce n'est pas un dysfonctionnement ; c'est une excommunication. La sueur de sa course matinale refroidit sur ses tempes, créant une pellicule de sel et de cortisol qui la comprime comme une seconde peau. Elle frotte son doigt contre son leggings en Lycra technique et tente à nouveau.

Rejet.

Dans le silence de la banlieue, on n'entend que le bruissement des feuilles d'érables japonais, rouges comme des plaies ouvertes sur la pelouse tondu au millimètre. Sa maison, une structure de verre et d'acier Corten conçue par Marc, semble avoir refermé ses mâchoires sur son existence.

Elle approche son visage de la baie vitrée latérale. À l'intérieur, la lumière d'octobre découpe les silhouettes avec une netteté obscène. Marc est là. Il porte son pull en cachemire gris. Il sourit à la femme qui lui tourne le dos devant la machine à café. La femme écarte une mèche de cheveux de son front d'un geste sec, nerveux. C'est le tic d'Éléonore. Le sien. Un stigmatisme comportemental qu'elle a toujours analysé comme une décharge d'anxiété.

La dissociation percute son système limbique. Éléonore regarde ses mains, rougies par le froid, et les compare à celles de l'inconnue. La ressemblance est structurelle.

Mais quand l'Intruse se tourne de profil, Éléonore remarque l'anomalie : un clignement d'œil trop lent, une fréquence de battement de paupières qui ne correspond pas au rythme respiratoire qu'elle devrait avoir. Une erreur de synchronisation dans la performance.

— Marc ! hurle-t-elle contre la vitre.

Le son est étouffé par le triple vitrage. Marc ne sursaute pas. Est-elle devenue une fréquence inaudible dans son propre spectre domestique ? L'Intruse l'a vue. Elle n'exprime ni peur, ni surprise. Elle observe Éléonore avec une curiosité anthropologique, puis, d'un geste d'une lenteur exquise, elle tire le rideau de lin gris.

Le monde s'éteint.

Éléonore se retrouve face à son reflet dans la vitre sombre. Elle ressemble à ce qu'elle décrit dans ses podcasts : une victime qui a ignoré les signaux faibles. Elle cherche son téléphone. Vide. Marc lui avait dit : *« Laisse-le, Chérie. Profite du silence. »*
La suggestion était le premier stade de l'asphyxie.

Elle court vers l'annexe, longeant la haie de thuyas. Arrivée devant la porte du garage, elle force le boîtier de dérivation. Une étincelle bleue. Un bruit de succion pneumatique. Elle s'engouffre dans le studio d'enregistrement, son dernier retranchement. Elle s'assoit, ajuste le micro Shure SM7B. La lumière rouge de mise sous tension des préamplis scintille. C'est sa seule alliée.

— Ici Éléonore, dit-elle, sa voix reprenant peu à peu l'autorité clinique qui fait sa marque. Ce que vous entendez n'est pas un podcast. C'est une scène de crime domestique.

La porte s'ouvre. Marc entre, un verre d'eau et un comprimé sur un plateau. Derrière lui, l'Intruse porte le peignoir de soie d'Éléonore.

— Arrête ce stream, Élia, dit Marc avec une douceur qui lui glace le sang. Tu fais peur à tout le monde. Regarde, tu trembles.

Il s'adresse au micro, captant l'audience :

— Je suis son mari, Marc. Ma femme est en train de se perdre. Elle est en pleine phase de dissociation identitaire.

L'Intruse s'avance et pose une main sur l'épaule d'Éléonore. Le contact est froid.

— Repose-toi, murmure l'Intruse. Je vais prendre la suite du podcast. On va raconter ton histoire, Éléonore. L'histoire d'une femme qui voyait des monstres partout.

La voix de l'Intruse est identique. Même timbre, même débit. Éléonore sent ses jambes se dérober. Marc clique sur « Stop ». La lumière rouge s'éteint. Elle est devenue l'angle mort de sa propre vie.

La transition est une suture brutale : le gris cendré de la banlieue s'efface devant le blanc spectral des néons de la Clinique des Cyprès. Éléonore est extraite de la voiture, ses muscles liquéfiés par la molécule ingérée dans l'eau du matin.

L'infirmière Moretti l'attend avec un plateau d'admission.

— Je n'ai pas consenti à cela, articule Éléonore.

Les infirmiers ne répondent pas. Pour eux, sa précision n'est qu'un symptôme de psychose structurée. Marc signe les documents. Le stylo plume glisse sur le papier. Il vend sa femme au système, paragraphe par paragraphe.

— On y va ? demande l'infirmier.

Dans la salle d'examen, le brassard du tensiomètre lui broie le bras.

— 15/9, note l'infirmière.

— C'est une réaction normale à un enlèvement, rétorque Éléonore.

Marc s'approche pour l'embrasser sur le front. Elle sent son après-rasage — bois de santal — et une nausée violente la saisit.

— Je vais te détruire, Marc, murmure-t-elle. Avec ma voix.

Il s'écarte. La peur change de camp. Une fissure dans l'architecture.

On la conduit dans la chambre 104. Un lit fixé au sol. Pas de poignée. L'infirmière revient avec une seringue. Éléonore recule. Elle identifie l'angle d'attaque des deux hommes qui l'escortent. Elle sait qu'elle ne peut pas fuir, alors elle choisit l'action comme archive. Elle attend le contact. Lorsqu'une main saisit son poignet, elle bascule son poids et plante ses dents dans l'avant-bras de l'infirmier. Le goût métallique du sang emplit sa bouche. Une donnée biologique. Une preuve ADN qu'aucun algorithme ne pourra effacer de ses gencives.

L'aiguille pénètre son muscle. La brûlure est froide.

La pensée se fragmente.

Le plomb... dans les veines... un... deux...

Marc devient une tache grise.

Pourquoi des actions ? Non. L'action *est*.

Le sang... entre mes dents... archive salivaire...

Je suis la trace.

L'obscurité monte.

Noir de studio. Insonorisé.

La Sentinelle... reste... aux aguets.

Attendre.

Calculer la demi-vie du produit.

L'enquête... sous la peau...

Silence.

Chapitre 2

L'usurpatrice de soie

Le pêle-mêle de la vie domestique est une construction de données. Chaque objet, de la brosse à dents en bambou au thermostat Nest, est un point de raccordement dans la trame de l'existence. Lorsque Marc ouvrit la porte, la transition atmosphérique fut violente, une rupture pressurisée entre le froid caustique d'octobre et la chaleur régulée de l'entrée.

Éléonore enregistra immédiatement le changement de température sur ses récepteurs cutanés, mais ce fut la réponse cardiovasculaire dérégulée par l'amygdale de son propre mari qui l'immobilisa. Marc ne recula pas. Il ne manifesta aucun signe de reconnaissance faciale automatique — ce micro-mouvement des sourcils qui signale l'identification d'un proche. Son visage demeura une surface lisse, une topographie de bienveillance feutrée, typique de l'architecte habitué à gérer des clients instables ou des imprévus de chantier.

« Bonjour, Mademoiselle », dit-il.

Le choix lexical opéra comme une incision chirurgicale. "Mademoiselle". Trois syllabes pour la déclasser, l'expulser du registre de l'intime vers celui de l'étrangeté absolue. Dans la psychologie de la manipulation, ce premier levier est la désignation : en refusant de la nommer, il supprimait son ancrage juridique et émotionnel.

Éléonore sentit son cœur cogner contre sa cage thoracique, un rythme haché, une tachycardie de type synchrone. Elle tenta de formuler une phrase, mais son système limbique, saturé de cortisol, court-circuitait son aire de Broca.

« Marc, c'est... c'est moi. Arrête. Ouvre cette porte. »

Sa propre voix lui parut étrangère, une captation de mauvaise qualité, parasitée par le tremblement des muscles laryngés. Elle observa les yeux de Marc. Ils étaient d'un bleu d'acier, saturés de ce qu'elle identifia comme une empathie clinique. C'était le regard qu'il posait sur les maquettes dont les fondations menaçaient de céder : une observation froide de la faille, sans intention de la réparer, juste de la contenir.

« Je comprends que vous soyez bouleversée », reprit-il d'une voix basse, celle qu'il utilisait pour calmer les angoisses nocturnes d'Éléonore, celle-là même qu'il retournait maintenant contre elle comme une arme blanche. « Le podcast... "Les Disparues de l'Aube", c'est ça ? Votre travail est fascinant. Mais venir ici, à six heures du matin, dans notre intimité... C'est une limite que vous ne devriez pas franchir. »

Marc créait une narration alternative, une scénographie du harcèlement. En la transformant en une fan obsessionnelle, il validait par avance tout recours à la force ou à la psychiatrie. C'était une manœuvre de gaslighting structurel : il ne niait pas son existence, il redéfinissait sa fonction sociale. La maison elle-même, par sa technologie Ring, commençait à contredire Éléonore, les caméras enregistrant son intrusion non comme un retour, mais comme une effraction.

C'est à cet instant que le ronronnement du lave-vaisselle s'interrompt, laissant place à un silence domestique plus terrifiant encore. Un froissement de soie se fit entendre dans le hall d'entrée. L'Intruse apparut.

Elle ne se contentait pas d'être là ; elle habitait l'espace avec une précision cinétique qui fit vaciller la perception d'Éléonore. Elle portait la robe de chambre en soie sauvage, couleur pétrole, que Marc lui avait offerte pour leur cinquième anniversaire. Le tissu épousait les hanches de l'autre femme avec une familiarité indécente. L'Intruse tenait un mug en céramique — celui avec l'ébréchure imperceptible sur l'anse, le mug préféré d'Éléonore. Boire cette gorgée de café n'était pas un besoin,

mais une fonction de possession sensorielle : en s'appropriant les objets du quotidien, l'Intruse absorbait l'identité d'Éléonore par osmose matérielle.

« Marc ? Tout va bien ? » demanda l'Intruse.

La voix. C'était la résonance exacte. Le même timbre légèrement voilé, la même inflexion de fin de phrase qui montait d'un demi-ton, signe d'une curiosité polie. Éléonore devint une dissonance cognitive incarnée. Sa propre identité était diffusée par une autre source, comme un signal radio piraté.

« Une auditrice un peu trop investie, chérie », répondit Marc sans la quitter des yeux.
« Elle s'est fait des idées sur l'adresse. »

L'Intruse s'approcha de Marc, posant sa main libre sur son épaule. Un geste de marquage territorial. Ses ongles étaient coupés court, exactement comme ceux d'Éléonore pour faciliter la frappe sur le clavier du studio. Elle posa sur elle un regard empreint d'une pitié feinte, une condescendance psychologique visant à déclencher une réaction hystérique.

« Oh, la pauvre... Elle a l'air épuisée. Regarde ses yeux, Marc. Elle est en pleine dissociation. »

Le diagnostic fut lâché comme un couperet. L'Intruse utilisait le propre lexique clinique d'Éléonore. Dans la criminologie du quotidien, c'est l'inversion des rôles : le prédateur emprunte le langage de l'expert pour pathologiser la victime. Éléonore recula sur le perron, ses talons claquant sur le béton. La lumière crue d'octobre soulignait sa réponse vasomotrice violente, créant un contraste saisissant avec la fraîcheur impeccable de l'Intruse derrière le double vitrage thermique. Elle se sentait comme une erreur de rendu dans un logiciel d'architecture parfait.

« Je ne suis pas... Je ne suis pas une auditrice », hoqueta-t-elle, ses doigts cherchant

son smartphone pour n'y trouver que le vide. L'absence de son extension numérique accentuait son sentiment de démembrement. « Marc, regarde-moi. Regarde la cicatrice sur mon poignet, celle du radiateur quand j'avais huit ans. Regarde ! »

Elle tendit son bras, dénudant sa peau pâle. Marc ne baissa pas les yeux. Son regard restait fixé sur son visage, analysant les micro-expressions de détresse comme des symptômes, et non comme des preuves.

« C'est une tentative de validation physique classique chez les sujets en crise d'identité », murmura l'Intruse à l'oreille de Marc, assez fort pour qu'Éléonore l'entende. « Elle a dû faire des recherches approfondies sur ta femme pour en arriver à ce niveau de mimétisme. C'est une forme d'érotomanie déplacée. »

Ce calme n'était pas une absence d'émotion, mais une fonction de stabilisation : l'Intruse ancrant Marc dans sa certitude, lui évitant le doute qui aurait pu naître d'une confrontation prolongée. Elle jouait le rôle de l'ancre, tandis qu'Éléonore était reléguée au rôle de la tempête extérieure.

« Allez-vous-en », dit Marc, sa voix perdant toute trace d'empathie pour devenir un couperet de froideur autoritaire. « Si je vous revois sur cette pelouse, j'appelle les services psychiatriques de garde. »

La porte se referma. Le bruit du verrou électronique qui s'enclenchait — un double clic métallique, sec, définitif — résonna dans son crâne comme le coup de grâce d'une exécution. Éléonore resta seule. Sa réponse physiologique fut une dissociation brutale. Elle se vit de l'extérieur : une femme de 34 ans, les cheveux en bataille, debout devant une maison de luxe. Elle ressemblait exactement à ce que Marc avait décrit : une déséquilibrée.

Je dois bouger. L'inertie serait ma mort sociale. Mes jambes sont lourdes, chaque mouvement demande un effort conscient, une lutte métabolique contre les

benzodiazépines que Marc a dû m'administrer à mon insu. Je marche, puis je cours. Je dépasse le numéro 14. La pelouse des Harrison est un tapis de velours vert. Dans ce quartier, le désordre est un crime de lèse-majesté.

Pourquoi courir ? Pour saturer mon système de noradrénaline, l'antidote naturel au brouillard chimique qui menace de déconnecter mon lobe frontal de mes fonctions motrices. Je mords l'intérieur de ma joue jusqu'au goût métallique du fer pour que la douleur, signal archaïque, court-circuite le message de sommeil envoyé par le thalamus.

J'atteins enfin la rue des Martyrs. Le 42 est une façade grise. Je descends dans mon studio, mon bunker de données. Je n'allume pas la lumière. Je me laisse guider par les LED des serveurs. Je m'assois devant la console. Marc a bloqué mes accès officiels, mais il ignore que mon identité est une infrastructure technique. J'ouvre un terminal caché.

« Bienvenue, Éléonore », affiche l'écran.

J'active le microphone. Je commence à parler. Ma voix est rauque, brisée, mais elle est là. « Ici Éléonore. Ce que vous allez entendre n'est pas un épisode. C'est une preuve de vie. Mon nom est en train d'être effacé. »

Soudain, un bruit à l'étage. Des pas assurés. La porte du studio s'entrouvre. L'Intruse est là. Elle ne porte plus la soie, mais une tenue de sport identique à la mienne. Elle a même ma petite cicatrice au-dessus du sourcil gauche.

« Éléonore, pose cet objet », dit-elle. Sa voix possède cette texture de velours que j'ai mis des années à travailler. Elle invoque le nom de mon psychiatre. Elle réduit mon espace vital, d'exactly soixante centimètres. C'est de l'architecture spatiale appliquée à la terreur.

Je regarde l'écran derrière moi. Le logo de ma plateforme de podcast brille : *Upload Complete*. Mais Marc apparaît derrière elle. Son visage est un chef-d'œuvre de sollicitude feinte.

« Quel fichier, Éléonore ? » demande-t-il doucement. « J'ai piraté ton compte il y a une heure. Le fichier que tu viens d'envoyer n'est pas ton témoignage. C'est un fichier audio de 42 minutes de silence. La preuve définitive de ton vide intérieur. »

Le choc psychologique est plus violent que la drogue. Le silence. Il a transformé mon arme ultime en une preuve de ma propre disparition. Mais pourquoi mentirait-il à une femme qu'il vient de droguer ? S'il était sûr de lui, il ne me le jetterait pas au visage avec cette hargne.

Je sens une pression froide sur ma cuisse. Marc a préparé la seringue. Un cocktail de neuroleptiques pour éteindre ma volonté. L'aiguille pénètre le muscle. Une douleur ponctuelle, suivie d'une sensation de froid liquide. Ma résistance physique s'étirole. Mes muscles deviennent flasques.

« Dors maintenant, Éléonore », murmure l'Intruse en caressant mes cheveux. « Je vais être une meilleure toi que tu ne l'as jamais été. »

Ma vision se pixelise. Le monde disparaît. Il ne reste plus que l'odeur du café froid et le clic de la porte qui se referme sur ma vie. Je sombre. Mais le bit ne dort jamais. Mon silence, s'il est écouté par les Sentinelles, a une fréquence que personne ne peut ignorer. La lutte n'est plus idéologique, elle est spectrale. L'usurpatrice habite mon absence, mais mon dernier octet de conscience est déjà en voyage.

Dors, Éléonore.

Cherche, le monde.

Le silence va parler.

Chapitre 3

Diagnostic de surface

Le vrombissement du lave-vaisselle s'arrête brusquement dans un déclic sec, laissant place à un silence chirurgical. Ce vide sonore n'est pas un soulagement ; il est le cadre rigide dans lequel la tragédie va s'articuler. Marc se tient devant l'îlot central en quartz blanc, les mains à plat sur la surface froide. Sa posture est une étude de cas en matière de résilience apparente : les épaules légèrement voûtées sous le poids d'un fardeau invisible, le regard baissé, fuyant la lumière crue de ce matin d'octobre qui tape contre les baies vitrées avec une insistance de voyeur.

— Je n'ai pas le choix, Éléonore. Tu le sais, murmure-t-il.

Sa voix est un instrument de précision, calibrée pour l'empathie, dénuée de toute aspérité agressive. C'est la voix du soignant, celle qui précède l'administration de la sédation. Marc ne ment pas seulement ; il modifie l'environnement pour que la vérité devienne statistiquement improbable. Il construit une architecture de la preuve. Dans l'esthétique de ce pavillon cossu, la violence ne peut être que pathologique, jamais intentionnelle. En adoptant ce ton, il ne s'adresse pas à moi, mais au futur témoignage des voisins, à l'enregistrement invisible des microphones de la domotique, à la mémoire immédiate des policiers qui viennent de franchir le seuil.

La porte d'entrée s'ouvre. Le vent d'automne s'engouffre dans le vestibule, charriant une odeur d'humus et de goudron mouillé qui détonne avec le parfum de jasmin synthétique de la maison. Deux officiers entrent. Je les analyse avec le réflexe pavlovien de la podcasteuse : le premier, la quarantaine, le teint cireux des nuits passées en patrouille, porte sur son visage le cynisme de ceux qui ont tout vu ; le second, plus jeune, a l'œil qui s'attarde sur les cadres de photos, sur l'opulence propre

de notre salon. Pour eux, ce décor est une preuve de santé mentale. On ne décompense pas dans une maison à deux millions d'euros sans une raison organique.

— Monsieur ? lance l'officier le plus âgé, son regard glissant sur moi comme sur un objet encombrant.

Marc se redresse. Il esquisse un pas vers eux, mais s'arrête à mi-chemin, comme s'il craignait de me laisser hors de sa surveillance protectrice. C'est un geste de propriétaire.

— Merci d'être venus si vite, dit Marc, sa voix se brisant avec un timing d'acteur de méthode. Elle a fait une nouvelle crise. C'est plus grave cette fois. Elle... elle a commencé à prétendre qu'elle n'était pas elle-même. Qu'il y avait quelqu'un d'autre.

Mes cordes vocales se contractent. Mon système nerveux sympathique envoie une décharge massive d'adrénaline dans mes membres. Je sens mon cœur cogner contre mes côtes, un marteau-piqueur cherchant à briser mon sternum. C'est la réponse « combat-fuite », mais ici, elle est mon ennemie. Si je crie, je valide son diagnostic. Si je reste muette, j'accepte mon effacement.

— C'est un mensonge, dis-je. Ma voix est trop haute. Trop aiguë.

Je pointe du doigt la femme qui se tient près de l'escalier. L'Intruse. Elle porte mon peignoir en soie grège. Elle ne bouge pas. Elle a ce calme olympien qui caractérise les prédateurs en phase d'observation. Elle a volé jusqu'à mon tic le plus secret : ce mouvement circulaire de l'index sous l'alliance, un réflexe que je croyais lié à mon propre système nerveux.

— Elle est dans ma maison, officier. Regardez-la. Elle porte mes vêtements. Marc essaie de m'évincer.

L'officier plus jeune regarde l'Intruse. Puis il me regarde. Ses sourcils se froncent, non pas par suspicion envers Marc, mais par une gêne profonde face à mon état. Je sens la sueur perler sur ma tempe, froide, visqueuse. C'est l'encre avec laquelle Marc écrit mon internement. À ses yeux, je ne suis qu'une femme en proie à une dissociation identitaire sévère. L'Intruse, elle, incline légèrement la tête, une expression de pitié infinie peinte sur son visage. C'est un chef-d'œuvre de psychologie inversée : en ne disant rien, elle me force à occuper tout l'espace de la folie.

Marc sort alors un dossier de sous le comptoir en marbre. Un dossier bleu ciel. Pourquoi un dossier physique à l'ère du cloud ? Parce que le papier a une autorité tactile. Le bruissement des feuilles qu'il tourne avec une lenteur calculée impose un rythme de constatation.

— Voici son dossier médical, explique-t-il aux agents. Le Dr Arnault suit Éléonore depuis dix-huit mois. Épisodes de psychose paranoïaque, aggravés par un surmenage lié à son podcast. Elle s'immerge trop dans les affaires de meurtres, elle finit par ne plus distinguer le récit de la réalité.

Je vois l'officier plus âgé saisir le document. Marc a piraté mes propres notes de recherche, utilisé mes angoisses chroniques — ces insomnies que je lui confiais au creux de la nuit — pour les transformer en symptômes cliniques. Il a réécrit mon histoire avec une grammaire psychiatrique : « décompensation psychotique », « labilité émotionnelle », « dissociation schizo-affective ».

Je sens un picotement étrange dans mes extrémités. Le sédatif que Marc a glissé dans mon café ne se contente pas de m'engourdir ; il réécrit mon rapport à la pesanteur. Chaque mouvement de mes doigts demande désormais une négociation diplomatique entre mon cortex et mes nerfs.

— Ce dossier est un faux ! je lance, mes pas m'entraînant vers eux.

Pourquoi je bouge ? Parce que l'immobilisme est une agonie. Mais chaque pas que je fais vers l'officier est interprété comme une menace. Marc s'interpose immédiatement, ses mains se posant sur mes épaules. C'est une prise ferme, celle d'un architecte qui stabilise une structure chancelante.

— Doucement, Élé, doucement... murmure-t-il près de mon oreille. Son souffle sent le café moulu, une odeur domestique et rassurante qui devient ici le parfum de la trahison. Tu te fais du mal.

Le contact physique déclenche une réaction en chaîne. Mon amygdale est en feu. Un tachogramme montrerait une fréquence cardiaque dépassant les 130 battements par minute. Aux yeux d'un clinicien — ou d'un flic de banlieue — c'est le portrait-robot d'une attaque de panique psychotique.

— Regardez les dates ! je hurle presque. Marc, montre-leur les dates des consultations ! Je n'ai jamais mis les pieds dans cette clinique !

L'officier âgé lève les yeux. Son regard est désormais empreint d'une autorité froide.
— Madame, calmez-vous. Votre mari essaie de vous aider. Le rapport mentionne que vous pouvez devenir violente envers vous-même quand on contredit vos hallucinations.

Le mot est lâché. « Hallucinations ». L'Intruse fait alors un pas en avant. Elle s'approche de Marc avec une grâce fluide. Elle pose une main sur son bras.

— Marc, peut-être qu'il faudrait appeler l'ambulance maintenant ? dit-elle d'une voix qui est le double exact de la mienne, mais dépourvue de la fêlure de l'anxiété. Elle s'agite trop, elle va finir par se blesser.

L'entendre parler est une expérience de dissociation pure. Elle ne se contente pas de porter mes vêtements ; elle habite ma fréquence vocale. Marc hoche la tête.

— Merci, officier. Je ne savais plus quoi faire. Elle... elle a commencé à enregistrer

des podcasts sur moi. Des choses horribles. Elle disait que j'étais un monstre.

C'est le coup de grâce psychologique. En utilisant mon travail comme preuve de mon délire, il invalide ma seule arme : ma voix. Si mes enquêtes sont perçues comme les divagations d'une paranoïaque, mes auditeurs ne seront que les témoins de ma chute.

Je regarde Marc. Derrière son masque de détresse, je vois l'architecte. Ce n'est pas de la haine que je lis dans ses yeux noirs, c'est de la satisfaction technique. Le travail est bien fait. La restructuration de la réalité est terminée. L'Intruse me regarde alors, et pour la première fois, elle me sourit. Un sourire minuscule, presque imperceptible, qui ne mobilise que les muscles zygomatiques sans jamais atteindre les yeux. C'est un sourire de prédatrice qui a déjà dévoré le cœur de sa proie. Elle se tourne vers Marc et, d'un geste d'une tendresse révoltante, ajuste le col de sa chemise.

Le bruit lointain d'une sirène commence à monter dans l'air froid de la banlieue. C'est le son de la machine institutionnelle qui vient sceller mon sort.

— Respire, Éléonore, dit-il avec une douceur venimeuse. C'est fini. Tu n'as plus à te battre.

C'est là qu'il se trompe. Dans la criminologie, il y a un concept appelé « le sursaut de la victime ». C'est le moment où l'instinct de survie court-circuite la peur. Mon cerveau analytique s'éteint. La bête traquée prend le relais.

Je regarde la porte, entrouverte. Je regarde les clés de la BMW de Marc sur le guéridon. Je calcule la distance. La trajectoire. La force nécessaire.

L'air de la pièce se raréfie. La sirène s'éteint sur l'allée en gravier.

Maintenant.

Je me laisse tomber. Pas comme une femme qui s'évanouit, mais comme une masse inerte. L'officier Lefebvre, surpris par ce changement brutal de centre de gravité, perd l'équilibre. Sa prise glisse.

Je bondis. Je suis une impulsion pure. Mes doigts frôlent le bois froid, saisissent le métal des clés. Le bruit du trousseau est le seul son qui ait encore un sens.

— Hé ! Madame ! Arrêtez !

Je cours. Cuisine. Quartz blanc. Porte de service. Le garage est sombre, il sent le caoutchouc et le béton propre. Je déverrouille les portières. Les phares clignotent, deux yeux jaunes dans l'obscurité. Je monte. Verrouille. Le clic des loquets est une libération.

À travers la vitre, je vois Marc. Son visage a changé. Le masque de l'empathie s'est effondré. Une fureur froide. L'Intruse est juste derrière lui, immobile.

Je démarre. Marche arrière. Les pneus crissent sur le béton époxy. Un cri pneumatique.

Le portail s'élève lentement. Je regarde le rétroviseur. Marc fait un pas vers la rue, puis s'arrête. Il ne court pas. Il sait que le sédatif agit. Il sait que la police arrive. Il attend que le monde se referme sur moi.

Je tourne au coin de la rue. Je quitte les « Ormes Silencieux ».

Ma main tremble sur le levier de vitesse. Neuropathie périphérique induite. Je serre le volant plus fort. Je cherche la douleur pour rester ancrée. La banlieue défile. Des haies de thuyas. Des caméras de surveillance. Chaque capteur est un neurone du cerveau de Marc.

Je dois atteindre le studio. C'est mon bunker. Isolé acoustiquement. Murs de cinquante centimètres. Là-bas, les micro-processeurs ne connaissent pas le dossier médical de Marc. Ils ne connaissent que les ondes sonores.

L'effet du sédatif atteint son pic. Ma vision périphérique se brouille. Les lampadaires deviennent des filaments de lumière jaune. Bradycardie. Je sens mon cœur ralentir.

Respire, Éléonore. Analyse le processus.

Je vois le bâtiment du studio. Une masse sombre au bout d'une impasse. Je gare la voiture de travers. Je sors. L'air froid me fouette le visage. Électrochoc thermique. Je trébuche. Je me tiens à la carrosserie froide pour ne pas m'effondrer.

J'atteins la porte. Mes doigts engourdis tâtonnent sur le clavier.
4... 9... 2... 1...

Déclat du pêne magnétique.

Je m'engouffre à l'intérieur. Je verrouille. Le noir est total. Je ne cherche pas la lumière. Je connais cet espace par les sons : le ronronnement des serveurs, le clic du système de ventilation. Je me laisse glisser le long du mur jusqu'au sol.

La patiente a refusé son traitement. La criminologue est dans son laboratoire.

« Je suis Éléonore Vasseur », je murmure dans le noir. Ma voix est rauque, altérée, mais elle est là. « Et je vais disséquer ce que tu m'as fait, Marc. »

Je rampe vers la console. Le sol est froid. Je tends la main vers l'interrupteur principal. Mes doigts touchent le métal. La réponse galvanique de ma peau est un pic d'adrénaline pure qui brûle les dernières brumes chimiques.

Le doigt sur le bouton. La fréquence s'aligne.

Clic.

Chapitre 4

La cellule de transit

La serrure électronique émit un double déclic, un son sec, chirurgical, qui scella l'espace entre le couloir baigné de lumière matinale et la pénombre feutrée de la chambre d'amis. Le silence qui suivit n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, la signature acoustique d'une isolation conçue par un architecte pour qui le confort est une forme d'incarcération.

Éléonore resta immobile, le dos contre la porte. Ses bronches se refermaient, un étau de stress aigu qu'elle identifiait, avec une froideur de clinicienne, comme une réponse bronchoconstrictrice. Elle ne ferma pas les yeux. Dans son métier, fermer les yeux, c'est accepter la version des faits de l'adversaire. Elle devait autopsier son environnement avant que le sédatif lourd — probablement du Midazolam plutôt que du simple Lorazépam, vu la vitesse à laquelle ses muscles fondaient — ne vienne totalement déconnecter son néocortex.

Cette pièce n'était pas un choix aléatoire. Dans la grammaire spatiale de Marc, chaque mètre carré répondait à une fonction psychologique. Cette chambre était le « non-lieu » de la maison, un espace dépersonnalisé décoré avec une neutralité agressive : des murs couleur « grège », un tapis à poils longs étouffant le bruit des pas, et l'absence totale de miroirs. Marc ne l'enfermait pas seulement physiquement ; il orchestrait un gaslighting architectural. En la privant de son propre reflet dans cet état de choc, il accélérait l'effritement de son identité pour que l'étrangère, celle qui occupait désormais la cuisine, devienne la seule référence visuelle valide de ce que devait être « Éléonore ».

Elle s'avança vers le lit. Ses mouvements étaient saccadés, une dysmétrie légère

induite par la panique. Elle s'assit sur le bord du matelas à mémoire de forme. La surface absorba son poids, une sensation de sables mouvants qui semblait inviter à la reddition. C'était une cellule de transit conçue pour l'enfoncement et la léthargie.

Elle se dirigea vers le bureau en chêne clair situé dans l'angle mort de la porte. C'est là que le piège numérique se referma. Sur le plateau trônait son ordinateur portable. Marc savait qu'elle l'ouvrirait ; c'était son extension synaptique, le centre de commandement de son podcast, **Les Sentinelles**.

Elle ouvrit le capot. La lumière bleue provoqua une mydriase réflexe. Ses doigts tremblaient sur le trackpad alors qu'elle se connectait à son Cloud. Elle avait besoin de ses fichiers, de ses notes, les seules preuves matérielles que son esprit n'avait pas encore basculé dans la fiction.

Le dossier « PODCAST – SAISON 4 » était vide.

Le choc fut physiologique. Sa fréquence cardiaque grimpa instantanément — une tachycardie sinusale qu'elle sentait cogner contre ses tempes. Marc n'avait pas simplement supprimé des données ; il pratiquait une exérèse chirurgicale de son passé professionnel. L'effacement du Cloud était une désindexation sociale. Sans ses archives, elle n'était plus la profileuse respectée ; elle n'était qu'une femme confuse, corroborant ainsi le diagnostic de décompensation psychotique que Marc préparait pour les autorités.

L'espace commença à se contracter. C'est ce qu'on appelle l'effet tunnel : la perception périphérique s'efface au profit de la menace immédiate. Elle lutta contre cet effondrement cognitif. Dehors, la banlieue continuait de respirer. Un voisin tondait sa pelouse, un bourdonnement de civilisation dont elle était exclue. Dans ce quartier, le désordre était un crime, et la folie d'Éléonore était le désordre ultime que Marc se chargeait de « ranger ».

Le mimétisme de l'Intruse n'était pas une simple imitation ; c'était une stratégie d'occupation. Marc n'avait pas besoin de la tuer physiquement. Si une femme qui lui ressemblait, à quelques micro-détails près — une façon trop rigide de tenir le plateau, une absence de cette cicatrice imperceptible à la base du pouce — occupait la maison, alors l'Éléonore enfermée devenait une anomalie du système.

Elle sentit une pointe de douleur dans son bras gauche. Le site de l'injection. La peau était rouge, une réaction inflammatoire locale. La douleur la ramena au réel. C'était une donnée brute, non altérable. Elle ouvrit son logiciel de montage. Tout était vide, mais dans le coin inférieur droit, une notification d'erreur clignotait. *« Fichier temporaire non fermé : Session_0410_Autopsie_Identité.tmp »*.

Son cœur fit un bond. C'était l'enregistrement de la veille sur les techniques de gaslighting. Elle double-cliqua. Une ligne bleue, hachée, apparut à l'écran. Elle mit son casque à réduction de bruit. Le monde disparut.

« Note de travail, 3 octobre, 23h15 », disait sa propre voix. *« Marc a encore changé le code de l'alarme. Soit je subis une érosion mnésique, soit il y a une manipulation délibérée. »*

S'entendre ainsi créa une dissonance cognitive salvatrice. La « Éléonore du passé » devenait l'enquêtrice de la « Éléonore du présent ». Marc avait sous-estimé la redondance technique de ses outils ; c'était sa première erreur de profilage.

Elle se leva et commença à faire les cent pas. Le tapis ralentissait sa marche, chaque pas demandant un effort conscient. Le Midazolam gagnait du terrain. Elle s'arrêta devant la prise murale. Un boîtier CPL y était branché. C'était la solution de Marc pour étendre le réseau dans cette zone morte. Elle s'agenouilla, ses articulations craquant dans le silence sépulcral. Le contact avec le tapis était répugnant, une sensation de fibres synthétiques cherchant à l'absorber.

Soudain, des pas. Marc.

Elle glissa l'ordinateur sous le lit et se jeta sur le matelas, simulant l'abandon total. Elle pratiqua la technique de relaxation de Jacobson pour effacer toute tension musculaire. Elle devint une masse de chair sans volonté.

Marc entra. Il ne s'approcha pas tout de suite, observant les signes de conscience : le mouvement des yeux, la rigidité des épaules. Il se pencha. Elle perçut la chaleur de son souffle.

— Je sais que tu ne dors pas encore tout à fait, murmura-t-il d'une voix dont la douceur était une insulte. C'est pour ton bien. Cette femme que tu as vue... ce n'était qu'une personnification de ton syndrome de l'imposteur.

Il lui caressa les cheveux. C'était la psychologie du prédateur narcissique : il ne détruisait pas par haine, mais par besoin d'ordre. Il la « réparait » en la remplaçant.

— J'ai nettoyé tes fichiers. On va recommencer à zéro. Tu verras, l'autre Éléonore est très douce.

Il se redressa et déposa une pilule bleue sur la table de chevet. Une ponctuation. Il ressortit. *Bip-bip.* La serrure se verrouilla.

Éléonore ouvrit les yeux. Elle devait se reconnecter pour atteindre les « Sentinelles ». Elle utilisa la pointe d'un trombone trouvé dans le tiroir pour presser le bouton de réinitialisation du CPL. Le voyant passa au vert fixe. La connexion était rétablie, nue, sans filtres, pour quelques secondes.

Elle ouvrit son client mail, frappant les touches avec la maladresse d'une enfant. Elle attachait le fichier .tmp. 10 %... 20 %... À ce moment, l'interphonie grésilla.

— Éléonore ? Tu es réveillée ?

C'était l'Intruse. Sa voix était calme, posée, terrifiante de normalité.

— Marc a fait du café. On va s'occuper de tout. Je sais exactement où tu as rangé les dossiers. Je vais finir l'épisode pour toi. Les auditeurs ne verront même pas la différence.

95 %. 99 %. *« Message envoyé. »*

Éléonore se glissa vers la grille de ventilation. L'anxiété chronique avait provoqué chez elle un dépérissement physique que Marc appelait sa « fragilité ». Aujourd'hui, cette perte de poids devenait son atout. Elle dévissa la grille avec le bord d'une barrette métallique.

Elle s'engagea dans le conduit.

C'était un intestin de métal froid et tranchant. L'obscurité y était absolue. Très vite, la claustrophobie l'assaillit. L'espace était si réduit que chaque inspiration pressait sa cage thoracique contre les parois d'aluminium. Elle se sentit coincée au niveau des hanches. La panique fit exploser son rythme cardiaque. *Respire. Analyse.* Elle vida ses poumons jusqu'à la rétraction complète de ses côtes et pivota le bassin à quarante-cinq degrés. Elle glissa.

Elle descendait centimètre par centimètre, la peau de ses flancs brûlée par la friction. À travers le métal, elle entendait les pas de Marc dans le couloir. Il entra dans la chambre.

— Éléonore ? Chérie, tu vas te blesser. Reviens. On ne s'échappe pas de sa propre vie.

Elle se laissa tomber plus vite, ignorant la douleur. Elle percuta la grille de sortie d'un

coup de pied désespéré. Elle s'écroula sur le béton du garage, couverte de suie et de sang. Le Lorazépam tentait une dernière offensive, un vertige violent lui brouillant la vue, mais elle rampa vers le fond de la pièce. Son studio.

Elle entra dans le sanctuaire de mousse alvéolée. Elle n'avait pas besoin du Cloud. Elle s'assit dans son fauteuil et alluma la console. Les diodes s'illuminèrent — une constellation rouge et ambre dans le noir. Marc avait coupé la box, mais il avait oublié la ligne satellite indépendante.

Connexion établie. 14 000 auditeurs en attente sur le chat.

Elle poussa le curseur. Le témoin « ON AIR » projeta une lueur écarlate sur ses mains sales.

— Ici Éléonore, murmura-t-elle dans le micro. Ceci n'est pas un épisode. Ceci est une preuve de vie. Écoutez attentivement, Sentinelles.

Dans le garage, la porte s'ouvrit violemment. Les pas de Marc approchaient.

— Éléonore ? Arrête ça. Tu es malade !

Elle sourit dans le noir, s'adressant à son armée invisible.

— Il arrive. Enregistrez tout. Décomposez ses micro-expressions de stress. Bienvenue dans la scène de crime la plus intime de ma carrière. Bienvenue chez moi.

La porte du studio vola en éclats. Marc se tenait là, sa silhouette découpée par la lumière crue, le visage soudain déformé par une panique réactive que des milliers de personnes étaient déjà en train d'analyser.

Chapitre 5

Injection de silence

Le silence de la cuisine n'est pas une absence de bruit, c'est une présence solide, une masse d'air comprimée par le ronronnement du réfrigérateur encastré et le cliquetis périodique de la tuyauterie. Dans cette atmosphère saturée d'une propreté agressive, Marc observe le corps d'Éléonore comme une cloison mal alignée. Il ne l'agresse pas ; il procède à un ajustement structurel. Pour l'architecte, elle est une structure qui menace de s'effondrer, une erreur de calcul dans les plans d'une vie parfaitement ordonnée qu'il convient de rectifier.

Il sort la seringue du tiroir des ustensiles de précision avec la certitude de celui qui administre un soin. L'administration du sédatif n'est pas un crime à ses yeux, mais une restauration de la façade. Éléonore, par ses cris et sa sueur, dégrade l'esthétique de leur foyer. Puisque le gaz d'éclairage psychologique ne suffit plus à modifier la perception de sa victime, il passe à la chimie. C'est une progression logique, une escalade de la gestion des risques visant à suspendre la conscience de l'autre pour que sa propre version de la réalité s'installe sans résistance.

— Éléonore, regarde-moi, murmure-t-il d'une voix dont la fréquence est calibrée pour apaiser le système limbique tout en le paralysant de terreur. Tu es en pleine décompensation. Je ne peux pas te laisser te faire du mal.

Éléonore observe l'auscultation de sa propre chute avec la froideur d'une analyste de scènes de crime. Elle identifie la réponse galvanique de sa peau : ses pores se rétractent, une sueur froide perle à la racine de ses cheveux sous l'activation maximale du système nerveux sympathique. Elle est en mode « combat ou fuite », mais ses muscles pèsent déjà le poids du plomb. L'analyse clinique de sa propre peur est sa

seule défense. Elle décompose le mouvement de Marc. La précipitation serait l'aveu d'une faille ; il avance donc avec une lenteur rituelle, utilisant le langage du soin pour perpétrer une oblitération identitaire.

Elle recule, ses talons heurtant la plinthe en chêne massif. Le contact du bois froid contre son tendon d'Achille déclenche une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Elle connaît le diagnostic probable du liquide : une benzodiazépine à action rapide, un silencieux chimique. Dans ce quartier de pelouses tondues au millimètre, elle ne crie pas. Le cri y est une anomalie acoustique traitée par le déni, un signe de folie plutôt qu'un appel au secours. Marc a construit leur vie sur cette impossibilité du scandale.

— Ne fais pas ça, Marc. Je sais pour l'Intruse.

Sa voix est un craquement de verre. Elle tente de maintenir une cohérence syntaxique malgré l'hypoxie induite par l'angoisse. Elle doit rester le sujet de son récit, ne pas devenir l'objet de son monitoring.

— L'Intruse n'existe pas, Léo. C'est une projection de ton anxiété de performance. Ton podcast... tu as passé trop de temps dans la tête des monstres. Tu as fini par en créer un dans ce miroir.

L'inversion de la culpabilité est la pierre angulaire de sa stratégie. En lui proposant une explication alternative, séduisante de logique clinique, il s'approprie l'expertise de sa femme pour la retourner contre elle. La main de Marc, tiède et ferme, se referme sur son biceps. C'est une étreinte de velours, une préhension optimisée pour ne pas laisser de traces visibles de lutte — ces fameuses « lésions de défense » que les légistes cherchent en premier. Il connaît les angles, les points de pression, la torsion légère qui verrouille le coude.

L'aiguille brille sous les spots LED encastrés. Éléonore sent la piqûre.

Psychologiquement, c'est l'effondrement d'un barrage. Elle ne lutte pas physiquement contre sa biomécanique, mais déclenche son protocole de survie mentale : transformer l'agression en collecte de données.

Temps zéro : Injection. Temps + 5 secondes : Sensation de froid ascendant le long de la veine céphalique. Temps + 15 secondes : Début de la dissociation.

La cuisine se déforme. Les lignes droites de l'îlot en quartz ondulent comme une image numérique dont la résolution s'effondre. Marc sourit avec une tristesse infinie ; sa pitié est l'étape ultime de la domination, la validation de sa propre magnanimité. Il la regarde s'effondrer comme une vieille bâtisse que l'on dynamiterait de l'intérieur, avec une nostalgie calculée.

Éléonore concentre ses dernières ressources sur une mission d'ancrage. Elle laisse son regard dériver vers la bibliothèque du salon, ce labyrinthe de niches en noyer noir. Elle se souvient de l'espace mort derrière le montant vertical gauche, à la troisième étagère. Un interstice de quelques centimètres conçu pour masquer les câbles, mais devenu, dans son esprit paranoïaque, une cachette pour son enregistreur numérique professionnel.

La dissociation chimique progresse, déconnectant le cerveau du tronc cérébral. Marc la soulève, poids mort de tissus et de souvenirs en cours d'effacement. Le sédatif cible les récepteurs GABA, induisant une amnésie antérograde qu'elle combat par une répétition mentale obsessionnelle : *Troisième étagère. Noire. Derrière le montant. Sentinelles.*

Dans l'ascension vers l'étage, elle croise le miroir du palier. Elle y voit l'Intruse. Non pas la femme physique, mais son propre reflet dévasté, les traits affaiblis par la drogue. En la traitant comme une folle, Marc produit les symptômes de la folie. C'est une prophétie autoréalisatrice gravée sur son visage.

Dans la chambre parentale, l'odeur de la lavande et du linge propre l'agresse. C'est l'arôme du crime parfait : celui qui ne sent que la normalité. Marc la dépose sur le lit king-size. Il retire ses chaussures. Ce geste d'une intimité banale l'achève ; il la déshabille de son autonomie. Elle n'est plus qu'une conscience prisonnière d'une enveloppe de viande anesthésiée.

— Dors, Léo. Quand tu te réveilleras, tout ce cauchemar sera terminé.

Il lui caresse la joue. C'est une caresse de propriétaire, une vérification de la texture de la marchandise. Marc n'aime pas Éléonore, il aime le silence qu'il peut imposer autour d'elle, l'espace qu'elle libère quand elle disparaît.

Éléonore sombre, mais avant que l'obscurité ne soit totale, elle active sa dernière ressource : l'imagination synesthésique. Elle visualise l'enregistreur, imagine le son du bouton « Lecture », transforme la structure de la maison en une carte mentale de résistance. Elle envoie une dernière commande à ses doigts engourdis, grattant la surface de la tête de lit. Une trace physique, un signal de détresse pour son futur réveil.

Le silence se referme, dense comme du béton injecté. Marc éteint la lumière, convaincu que plus rien ne bouge en dehors de sa volonté architecturale. Il ignore que les verrous chimiques ont une demi-vie. Sous le derme, la « Sentinelle » veille. Elle n'est plus une femme, elle est un capteur, attendant que la chimie lui rende sa voix pour briser, dans un hurlement numérique, la tranquillité de cette banlieue trop parfaite.

Chapitre 6

L'évasion sensorielle

Le silence d'une maison cossue n'est jamais une absence de bruit ; c'est une présence négative, une pression acoustique exercée par les matériaux nobles sur l'air ambiant. Dans la salle de bains parentale, l'effluve de verveine sature mes récepteurs olfactifs, une signature sensorielle imposée que mon système limbique rejette désormais comme un signal d'alerte. À cet instant, ma fréquence cardiaque — estimée à 114 battements par minute sans consultation de ma montre connectée, dont Marc m'a opportunément soulagée — est le seul métronome de ma réalité.

Dans le lexique de la victimologie que je décortique chaque semaine pour mes *Sentinelles*, on appelle cela la « stratégie de la brèche systémique ». Marc, en architecte méticuleux, a conçu cette demeure comme une extension de son propre psychisme : ordonnée, symétrique, verrouillée. Mais chaque système possède une faille organique, un conduit destiné à l'évacuation de ce qui est souillé. Le vide-linge est l'œsophage de la maison. C'est par là que transitent les preuves tactiles de notre existence : les draps froissés, les traces biologiques que l'on dissimule sous des cycles de lavage à soixante degrés. Pour s'échapper d'une identité volée, je dois accepter de devenir un déchet.

Je m'approche de la trappe en bois laqué. Mes doigts présentent une réponse galvanique classique face à un stress aigu, une sécrétion acide qui contraste avec la propreté chirurgicale du carrelage. Se glisser dans ce conduit n'est pas un acte de désespoir, c'est une déconstruction analytique de ma captivité. Si je reste, je demeure Éléonore, la femme « en crise », dont le discours est invalidé par les sédatifs déjà préparés sur la table de nuit. Si je descends, je redeviens un sujet d'étude, une particule en mouvement dans la structure de mon propre foyer.

Je retire mon peignoir en soie — un vêtement porteur de l'odeur de *l'Autre*, ce mélange de santal et de certitude tranquille. Ma peau nue au contact de l'air frais subit une horripilation réflexe du système nerveux sympathique. Je regarde mon reflet : le visage est le mien, mais le regard appartient à une proie qui a cessé de calculer ses chances pour n'évaluer que ses trajectoires.

Le conduit mesure quarante centimètres de côté. Une section carrée en métal galvanisé. Froid. Inhumain.

Je m'introduis par les jambes pour conserver le contrôle visuel sur la porte de la salle de bains. L'entrée est un accouchement à l'envers. Le métal mord mes hanches, une douleur nociceptive stable qui confirme ma matérialité. L'Intruse, là-bas, dans la cuisine, ne possède pas mes terminaisons nerveuses. Je m'enfonce, transformant la pesanteur en une force physique que Marc ne peut manipuler.

Les parois en Inox répercutent mon souffle en un écho métallique qui résonne jusque dans mes vertèbres. Je descends par saccades, mes coudes faisant office de freins. Le frottement brûle l'épiderme au niveau du derme papillaire. Cette chaleur intense valide mon système sensoriel. La tétanie de mes muscles sous l'acide lactique n'est qu'une donnée de plus ; l'arrêt serait une capitulation biologique devant le silence de Marc.

Je l'entends murmurer. Sa voix, filtrée par les parois, est une fréquence de basse intensité qui déclenche une réponse de type « combat-fuite ». Il parle à l'Intruse. Chaque syllabe de « É-lé-o-nore » prononcée là-bas est une tentative d'effacement de la femme qui glisse ici, dans l'ombre des tuyauteries. Je traverse le plancher de l'étage noble. L'air se charge de poussière fine et de lavande synthétique. C'est le parfum de mon propre remplacement.

Soudain, mon épaule accroche une soudure. La douleur est vive. Ma proprioception

est exacerbée ; je suis le sang qui circule dans les veines d'un cadavre architectural. Je lâche prise. La descente s'accélère. Pendant ces microsecondes de suspension, mon cerveau se détache. Je me vois comme une preuve matérielle tombant dans un sac à preuves. Cette dissociation fonctionnelle me transforme en enquêtrice collectant des données sur la gravité de son propre impact.

Le choc est étouffé par une pile de linge sale. L'odeur de ma propre sueur de la veille me frappe. Je suis dans le ventre de la baleine. La buanderie est une pièce sans fenêtre, éclairée par les diodes bleutées des appareils électroménagers. C'est ici que Marc et elle lavent le sang invisible de leur usurpation.

Je me redresse, m'extrayant de la corbeille. Mon corps est une topographie de bleus à venir. Je ne crie pas. Une analyse clinique formelle indique qu'un cri serait traité par les voisins comme une simple interférence acoustique. Marc, lui, l'entendrait instantanément et validerait son diagnostic de démence. La rationalité est ma seule arme.

Je rampe sur le linoléum. Quelqu'un marche au-dessus de moi. L'Intruse. Elle se déplace avec une harmonie que Marc a créée. Elle est l'habitante parfaite, celle qui ne laisse pas de traces de doigts sur l'Inox.

« Elle dort encore ? » demande Marc. Sa voix déclenche une nausée immédiate.
« Comme un enfant, répond l'autre voix. Le sédatif a dû faire effet. »

L'Autre. Ma signature vocale exacte. Entendre mon identité acoustique portée par un parasite déclenche une dissonance cognitive auditive brutale. Si ma voix est là-haut, qui suis-je, ici, parmi les bidons de lessive ? C'est le point de bascule. Je cesse d'être une épouse pour devenir un flux d'informations.

Je saisis un tournevis plat dans la boîte à outils de Marc. C'est l'extension de ma volonté de démanteler cette réalité. Je repère la trappe d'accès pour la fibre optique.

Le studio d'enregistrement est juste derrière. Marc l'a conçu comme une capsule acoustiquement neutre, dotée d'une ligne réseau indépendante.

Mes mains moites rendent la prise précaire. Le grincement du métal contre le métal résonne comme une détonation. Je m'immobilise, percevant ma pulsation carotidienne. Marc, prédateur organisateur, ne descendra pas en hurlant. Il viendra avec un sourire triste. Je dévisse la plaque avec une fureur froide. Chaque tour est un acte de récupération d'espace vital.

Je m'introduis dans l'ouverture étroite. La poussière envahit mes poumons, mais je réprime ma toux en me mordant la lèvre. Le goût métallique de l'hémoglobine se mélange à la poussière de chantier. Par une fente du parquet, je vois leurs pieds. L'Intruse possède une cicatrice à la cheville droite, identique à celle de ma chute de vélo à huit ans. L'Unheimlich — l'inquiétante étrangeté — atteint son paroxysme : elle est moi jusque dans les traumatismes inscrits dans la chair. Ma température cutanée chute brutalement.

Je rampe plus vite. Mon esprit se focalise sur le micro Shure SM7B suspendu dans mon studio. Je dois transformer ma douleur en récit. Celui qui possède le micro possède la réalité.

Je percute la mousse acoustique de la paroi du garage. Je perce la cloison. La lueur rouge de la console de mixage apparaît. À cet instant, le ronronnement du lave-linge s'arrête. Le silence qui suit est lourd.

« Marc ! La trappe est ouverte ! » crie ma voix.

Mon cortisol explose. Je me propulse à travers l'ouverture, déchirant mon épaule. Je tombe sur la moquette du studio. Je suis chez moi, mais la porte vibre déjà sous les coups de Marc. Je me jette sur le fauteuil. Le code de déverrouillage — ma date de naissance — fonctionne. J'allume le système. Le voyant rouge « ON AIR » s'allume,

projetant une lueur de sang artériel sur la console. Ma fréquence cardiaque se stabilise à 112 battements.

— Sentinelles, ici Éléonore. Ce que vous allez entendre n'est pas un podcast. C'est ma déposition.

Marc frappe. Sa voix traverse la cloison, filtrée, mielleuse.

— Éléonore, chérie, ton micro est ouvert. Arrête ça. Tu te ridiculises.

Il joue le rôle du mari dévoué pour mes auditeurs. C'est du gaslighting à haute fréquence.

— Ne l'écoutez pas, dis-je. Analysez le spectre sonore de sa voix. Absence de micro-tremblements. C'est une modulation contrôlée. Il n'est pas inquiet. Il gère une crise logistique.

Je saisis mon carnet de notes dans le coffre-fort. L'Intruse peut mimer mes tics, mais elle ne peut pas répliquer l'évolution de mon écriture cursive, cette signature neuromusculaire unique. Le grattement métallique d'une clé de secours résonne dans la serrure. Marc ne veut plus me calmer ; il veut neutraliser la source.

— Il y a une femme dans cette maison. Elle porte ma robe, elle a mon grain de beauté. C'est une usurpation d'identité biologique.

L'Intruse s'approche de la porte.

— Éléonore, arrête ça, dit-elle. C'est moi, la vraie. On a appelé le docteur Arnault.

L'erreur de reconnaissance neuronale me donne le vertige, mais je me rapproche du filtre anti-pop.

— Sentinelles, regardez ma cheville droite. Marc m'a forcée à enlever mon tatouage au laser. Il pense que c'est fait. Il l'a effacé de son souvenir. Mais il est là.

Le bois éclate. Marc entre, une barre de levier à la main. Son visage est une étude de cas en empathie feinte. Je vide une bouteille d'eau sur la console, épargnant mon canal micro. Un court-circuit sélectif. S'il s'approche, il risque l'électrocution.

— Bienvenue dans mon podcast, Marc. Nous allons parler du corps du délit.

Je pointe la webcam sur lui. Je vois ses pupilles se dilater — activation du système nerveux sympathique. Il est en phase de sidération psychique. Sur le moniteur, les Sentinelles appellent la police. Marc tente de parler, mais je lance l'enregistrement de mes micros d'ambiance cachés dans la cuisine. Sa propre voix planifiant mon remplacement résonne dans le studio.

Le choc acoustique le fait reculer. L'Intruse, dans l'encadrement de la porte, voit mon tatouage. Son calme se fissure. Elle n'est qu'un reflet sans texture. Marc sort une seringue de sa poche. L'intention criminelle est désormais fixée en 4K.

Soudain, le hurlement magnifique d'une sirène déchire l'air. Les Sentinelles ont agi. La communauté numérique s'est transformée en force physique. La seringue de Marc reste suspendue, un point d'exclamation ridicule. Son architecture mentale s'effondre.

Les agents brisent la porte d'entrée. L'odeur de la pluie et du bitume sature l'espace, chassant le fantôme du café. Marc est plaqué au sol, son visage déformé contre le parquet. L'Intruse a disparu. Sa fonction d'onde s'est effondrée dès que l'œil de la loi a pénétré l'espace.

On me couvre d'une couverture de survie. Le film d'aluminium produit un son strident. La décompression post-traumatique commence. Ma tension est à 16/9, mon pouls descend. En sortant, je croise Marc. Je ne vois pas de haine dans ses yeux, mais l'incompréhension de l'architecte dont l'œuvre a été corrompue par la réalité.

Dans le miroir du hall, je me vois. Sale, écorchée, authentique. Je ne suis plus l'ombre

de l'Intruse. Je monte dans l'ambulance. La sensation thermique de la couverture emprisonne ma chaleur. Le diagnostic est définitif : je suis vivante. Ma main cherche dans ma poche et trouve une clé. Celle de mon studio de secours, à l'autre bout de la ville.

Le larsen a cessé. Le signal est pur. Je ferme les yeux sans peur, prête à reprendre le micro. La victime est morte. Vive la clinicienne.

Chapitre 7

Le garage des miroirs

L'obscurité du garage des Henderson n'était pas absolue ; elle était segmentée par des lames de lumière froide filtrant à travers les vasistas poussiéreux. Ici, l'odeur de la banlieue cossue — ce mélange de gazon coupé et de lessive haut de gamme — s'effaçait au profit d'une réalité plus brute : le caoutchouc froid des pneus d'hiver, l'effluve rance de l'huile de moteur et la stase minérale du béton.

Éléonore était accroupie derrière une étagère métallique. Sa respiration était un mécanisme brisé qu'elle tentait de lisser pour ne pas alerter le silence. Elle analysait sa propre réponse physiologique comme elle l'aurait fait pour un sujet de podcast : vasoconstriction périphérique, tremblements induits par le choc thermique, pupilles en mydriase totale. Elle était en état de dissociation. Son corps n'était plus qu'une carcasse encombrante qu'elle devait traîner à travers ce labyrinthe de preuves.

Elle l'avait enfin trouvé : un sac à dos en nylon noir, glissé derrière une pile de cartons. Ses doigts saisirent la fermeture Éclair. Le bruit du métal résonna comme un coup de feu. À l'intérieur, elle ne trouva pas de détritrus de vie quotidienne, mais une architecture : un classeur rigide et une tablette numérique. Elle ouvrit le classeur. C'était une déconstruction chirurgicale de sa propre existence.

La première page affichait une photographie de son visage. Sous le cliché, une mention dactylographiée, froide comme un rapport d'autopsie : *Sujet Alpha. Points de vulnérabilité identifiés : asymétrie du rictus lors de la fatigue, clignement excessif de l'œil gauche en situation de stress cognitif.*

Ce n'était pas de la haine, c'était de l'ingénierie.

Le journal de bord de l’Intruse était une étude de cas. Section 3 : *Prosodie et Lexique*. Des graphiques d'ondes sonores saturaient la page. L’Intruse avait cartographié les fréquences de sa voix, les silences qu'elle utilisait pour créer du suspense, sa façon d'aspirer une courte bouffée d’air avant de révéler un détail macabre. Une annotation manuscrite précisait : *« Éviter les aigus en cas de confrontation avec M. »*

Marc.

Éléonore feuilleta les pages, les mains moites. Le sabotage de sa perception avait été méticuleusement planifié : déplacer les objets de cinq centimètres, modifier les réglages du thermostat, effacer ses brouillons. Ce n'était pas le surmenage qui la rendait folle. C'était une érosion programmée.

Au bout du classeur, la vérité financière acheva de briser le simulacre. Elle y découvrit les dettes de Marc, ses hypothèques croisées et, surtout, une police d’assurance-vie à son nom. Une somme astronomique versée en cas d’incapacité mentale permanente. L’Intruse n’était pas une psychopathe cherchant une vie meilleure ; elle était un outil de gestion de crise. Marc n’avait pas été dupé ; il avait passé commande d'une version d'Éléonore dont on aurait poncé les aspérités au papier de verre.

Un bruit de gravier à l’extérieur la fit sursauter. Elle fourra le classeur dans le sac. Chaque mouvement lui coûtait une énergie démesurée, le sédatif — ces benzodiazépines versées dans son café — commençant à saboter ses synapses. Elle se leva, les muscles protestant, et se glissa vers la porte latérale.

À travers le judas, elle vit sa propre maison. Dans la cuisine, une silhouette passa devant la fenêtre : une femme portant son pull en cachemire gris, le visage empreint d'une sérénité absolue. Marc apparut derrière elle, posa ses mains sur ses épaules et

déposa un baiser sur sa tempe. C'était une scène de crime domestique en cours de nettoyage.

Éléonore sentit une rage organique supplanter la terreur clinique. Elle ouvrit la porte. L'air d'octobre la frappa comme une gifle. Elle se glissa dans l'ombre, longeant la haie, se dirigeant vers l'abri de jardin où se trouvait le relais Ethernet de son studio. Elle ne cherchait pas de secours ; elle cherchait une connexion.

Elle s'assit sur le sol de l'abri, sortit la tablette et l'alluma. *Signal faible.*

Elle devait s'exposer. Entre elle et le studio, il y avait la terrasse. Marc y était sorti, une cigarette à la main, scrutant l'obscurité. Éléonore analysa son pattern de balayage visuel. Il était méthodique. Elle attendit qu'il lève les yeux vers la lune pour expirer sa fumée. Elle avait quatre secondes. Elle s'élança vers l'ombre du grand chêne.

Acculée contre l'écorce, elle ouvrit la tablette. *Connexion établie.*

Elle commença l'upload des preuves. 15%. Trop lent. Une notification apparut : l'Intruse venait de poster en son nom sur Twitter pour rassurer ses fans. La trahison de l'image était totale. Ses propres verrous numériques avaient été changés. Éléonore ne pouvait plus gagner sur le terrain de la validation sociale ; elle devait gagner sur celui de la vérité brute.

Elle activa la caméra frontale. Elle vit son visage sale, ses yeux injectés de sang. Elle lança un direct sur son canal de secours.

— « Ici Éléonore V. », chuchota-t-elle. « Ne regardez pas l'image. Écoutez les métadonnées de ma voix. Je suis la seule version originale. »

Au loin, le téléphone de Marc bipa. Son visage se décomposa. Il s'avança vers le jardin, la voix feignant l'inquiétude :

— « Éléonore ? S'il te plaît, sors. Tu es malade. On va t'aider. »

Il descendit les marches, une seringue brillant entre ses doigts. Le téléchargement était à 85%.

Éléonore saisit un scalpel de modélisme sur l'établi voisin. Elle ne chercha pas à frapper Marc. Elle s'incisa l'avant-bras. Une coupure nette. La douleur agit comme un neuro-stimulateur, balayant le brouillard chimique. Elle plaça son bras ensanglanté sous l'objectif de la tablette.

— « Regarde, Marc. C'est une donnée que tu ne peux pas simuler. C'est de l'entropie pure. »

Elle fixa l'écran.

— « Sentinelles, analysez ce sang. C'est mon ADN. C'est ma douleur. »

Le bip de confirmation résonna. 100%. Marc s'arrêta net. Son téléphone se mit à vibrer violemment, puis ceux des voisins dans la rue. Le signal se propageait. La meute numérique venait d'être activée.

Le clic des menottes, quelques minutes plus tard, fut la seule note de musique concrète capable de rétablir la pesanteur. Marc, privé de sa structure, s'effondrait selon un axe vertical précis. L'Intruse, sortie sur le perron, s'éteignit instantanément, redevenue une étrangère sans fonction.

Éléonore resta allongée sur le gazon trop vert, sentant la rosée imprégner ses vêtements. Le diagnostic était définitif : Marc souffrait d'une pathologie de la structure. Il avait cru que l'on pouvait remplacer l'âme par une métadonnée.

Un secouriste s'approcha pour l'envelopper dans une couverture de survie. Elle la repoussa. Elle se leva, récupéra sa tablette et marcha vers l'allée, laissant deux

empreintes de pieds nus dans la rosée. Elle ne regarda pas le fourgon de police emporter les débris de sa vie. Elle portait la tablette à ses lèvres comme un talisman.

— « Ici Éléonore », murmura-t-elle pour elle-même. « Le patient est vivant. L'illusion est morte. Et maintenant, nous allons parler de la suite. »

Chapitre 8

Le signal faible

L'espace entre mes vertèbres cervicales semble s'être rempli de verre pilé. Chaque micro-mouvement déclenche une décharge électrique le long du nerf trijumeau, réponse somatique prévisible à l'administration forcée de Lorazépam. Pourtant, ma sécrétion d'adrénaline est telle qu'elle brûle les molécules de benzodiazépine avant qu'elles ne saturant mes récepteurs GABA ; je suis une anomalie pharmacocinétique portée par la fureur. Je reste tapie dans l'angle mort de la remise de jardin des Gauthier, au numéro 14. L'odeur de l'humus en décomposition et du plastique froid des tuyaux d'arrosage sature mes récepteurs olfactifs, m'ancrant de force dans une réalité organique que Marc tente d'effacer.

Hurler serait valider son diagnostic. Ma dissociation n'est plus un symptôme, elle devient mon instrument d'optique. En me regardant de l'extérieur, je neutralise l'ascendant de Marc. La seule réponse efficace n'est pas émotionnelle, elle est systémique. Je dois réintégrer le réseau.

Ma main droite subit une légère fasciculation du premier interosseux dorsal, signe clinique d'un épuisement du système nerveux sympathique. Je serre l'iPad de la petite Chloé Gauthier contre mon plexus solaire. L'objet est tiède, une excroissance de silicium. L'écran projette une lumière impitoyable sur le reflet d'une femme aux cheveux emmêlés, dont le teint évoque la pâleur cadavérique d'une victime d'immersion prolongée. Ce n'est pas la podcasteuse star des *Sentinelles*. C'est une donnée corrompue.

Le Wi-Fi domestique est la membrane osmotique de cette banlieue. Le routeur des Gauthier est une faille que j'ai moi-même documentée. Accès aux paramètres.

Réseaux disponibles. "Gauthier_Home_Secure".

Goldie2018. Erreur.

Goldie2019. Connecté.

La sensation de la connexion réussie est une injection d'adrénaline pure. Le signal est faible. Une seule barre vacillante. Suffisant pour ouvrir une brèche. Marc surveille mes logs habituels, il attend que je commette l'erreur de vouloir "redevenir moi-même" pour me localiser. Je dois agir comme une intruse dans mon propre univers.

À travers les lattes de bois de la remise, j'observe le numéro 12. La lumière de la cuisine est ambrée. Une mise en scène. À la fenêtre, je vois une silhouette. C'est *Elle*. L'Intruse. Elle porte mon pull en cachemire gris. Elle incline la tête à 15 degrés vers la gauche pendant que Marc lui parle. Ma signature posturale. Mon mimétisme prédateur. Elle ne m'a pas seulement volé ma place ; elle a procédé à une ingénierie inverse de ma personnalité. Elle est la version corrigée d'Éléonore. Une unité sans anxiété.

Je me connecte au forum des "Sentinelles". Mon sanctuaire. Bastien, mon modérateur, est le seul à connaître ma syntaxe de crise.

Message à : @B-Sentinel_Zero

Objet : Dossier 0-Alpha-Octobre. Incohérence de la scène de crime.

"Bastien. Analyse de situation immédiate. Transfert de propriété d'identité en cours. La structure est intacte mais le contenu est altéré. Note l'asymétrie de la réponse galvanique sur le dernier post 'officiel'. Validation requise via le 'Code de la Chambre Froide'. Quel était le détail omis dans l'épisode 12 ?"

Le silence de la remise est étouffant. Mon cœur cogne. Pourquoi ce détail ? Parce que

personne, à part nous, ne sait que j'ai menti. Les boutons de la victime n'étaient pas en plastique. Ils étaient en os. C'est notre Shibboleth.

Vibration.

"B-Sentinel_Zero : Les boutons étaient en os de baleine, Éléonore. Pas en plastique. On a un problème de protocole. J'active le mode 'Chasse'. Reste dans l'angle mort. On arrive."

Un sanglot sec s'échappe de ma gorge. Pas de soulagement, mais de fureur. La validation est là. Je ne suis pas folle. Je suis une victime qui a repris son scalpel. Je quitte la remise. Je traverse la pelouse, longeant la haie de thuyas, une impulsion électrique dans la nuit d'octobre.

L'odeur de la lessive — lavande et synthèse — sature mes récepteurs olfactifs alors que je pénètre dans la buanderie. C'est l'odeur de la vie que l'on m'a volée. Marc méprise la logistique domestique, c'est son angle mort. Je monte l'escalier de service. Les marches sont silencieuses. Le luxe ultime de Marc devient mon allié tactique.

Au premier étage, des voix.

— « Elle finira par s'endormir, Marc. Le dosage est suffisant. »

La voix de l'Intruse. Mon timbre. Mon inflexion. Une usurpation de fréquence.

— « Je ne veux pas qu'elle souffre, répond Marc. Je veux juste qu'elle s'arrête. »

Sa compassion est une lame émoussée.

Je m'élançe vers le studio. La serrure biométrique brille. Mon doigt sur le capteur.

Lueur verte.

Il n'a pas pu changer ce code sans le mot de passe administrateur que j'ai crypté dans une boucle récursive. L'architecte du physique a sous-estimé la puissance du virtuel.

Je me glisse à l'intérieur. Verrouillage manuel.

Le silence pressurisé de la cabine m'accueille. Les LED de la console s'allument. Mon

bunker de données. Je branche le micro Shure SM7B. Le signal est pur.

— « Ici Éléonore. Épisode spécial. Aujourd'hui, le cadavre n'est pas encore froid. Le cadavre, c'est mon identité. »

Un coup violent contre la porte. La structure vibre.

— « ÉLÉONORE ! OUVRE ! »

La phase de l'empathie est terminée. Nous entrons dans la coercition.

Je regarde le moniteur de la caméra d'entrée. L'Intruse est là, debout dans le hall. Elle regarde fixement l'objectif. Elle sait que je l'observe.

Soudain, je détecte un "leak" émotionnel de Paul Ekman sur son visage : une contraction asymétrique et fugace du muscle releveur de la lèvre supérieure. Un micro-signe de mépris souverain. Elle n'est pas l'outil de Marc. Elle est l'agent de sa propre ascension.

Ses lèvres bougent sans le son.

« Merci, Éléonore. »

L'odeur d'ozone et de brûlé commence à s'infiltrer sous la porte. Marc ne cherche plus à rentrer. Il scelle le bunker. Il transforme mon sanctuaire en crématorium. Une fin d'architecte. La fumée sature le petit vasistas, transformant la lumière d'octobre en un brouillard grisâtre.

Je me rassois devant le micro. Ma respiration est superficielle, apicale. Le néocortex reste maître.

— « Ceci est l'enregistrement final. Le sujet a opté pour la politique de la terre brûlée. La structure s'effondre physiquement, mais les données sont pérennes. À vous, les Sentinelles. Ne cherchez pas à me sauver. Cherchez-la, *elle*. »

Le signal faiblit.

Batterie : 1 %.

60 battements par minute.

Homéostasie finale.

La dissection est terminée. Le coupable est identifié. La victime est libérée de son identité.

Fin de transmission.

Chapitre 9

Traque thermique

L'air d'octobre n'est pas simplement froid ; il est une ponction. Une extraction méthodique de la chaleur résiduelle de mon épiderme, transformant la sueur de ma fuite en une pellicule de givre organique qui adhère à mes tempes. Je suis accroupie derrière le muret de soutènement des Thompson, au numéro 14. Le béton désactivé écorche la paume de mes mains, mais la douleur est une donnée secondaire, un bruit de fond que mon cortex préfrontal classe sans peine dans la catégorie des nuisances gérables. Ce qui importe, ce n'est pas la lésion cutanée, c'est la signature thermique que mon corps projette dans l'obscurité bleutée de ce matin de banlieue.

Marc est le géomètre du contrôle. Il ne conçoit pas des espaces pour y vivre, mais pour y observer le flux des existences. Dans ses plans de masse, il n'y a jamais de zones mortes, seulement des interstices temporairement sous-exposés. Je le sais. J'ai partagé son lit pendant huit ans, j'ai vu ses doigts tracer ces lignes de mire sur son iPad Pro, j'ai entendu ses diatribes contre « l'anarchie visuelle » des anciens quartiers. Ici, dans le lotissement des *Hauts de Verrière*, chaque angle de rue est un poste d'observation. Les caméras Nest et Arlo forment un réseau neuronal artificiel dont Marc tient les synapses.

****Action :**** Je force mon diaphragme à une immobilité quasi totale. La technique de la « respiration tactique » devient ma seule chance.

****Pourquoi :**** Réduire la production de CO₂. Abaisser la fréquence cardiaque pour minimiser la réponse galvanique de ma peau, cette moiteur que les capteurs interprètent comme une anomalie biologique.

À trente mètres, le dôme de verre noir de la caméra de notre propre maison pivote

avec une fluidité huileuse. Marc est derrière l'écran. Il cherche une femme en crise, une femme dont la posture trahit la dissociation. Je dois lui offrir le vide.

****Action : **** Je commence une translation vers le transformateur électrique du secteur 4.

****Pourquoi : **** Masse thermique de quarante-cinq degrés. En collant mon dos contre la carcasse métallique, ma chaleur corporelle est absorbée par le rayonnement de la machine. Sur son écran, je ne suis qu'un bruit blanc infrarouge.

La vibration de 50 Hertz se transmet à ma colonne vertébrale. Je me remémore le plan cadastral. Sept mètres de gazon synthétique me séparent de la remise des Miller. La caméra Arlo Pro 4 possède un suivi automatique.

****Action : **** Je saisis le pistolet d'arrosage des Thompson et inonde copieusement le sol devant moi. Je m'allonge dans cette flaque glacée et rampe.

****Pourquoi : **** Création d'un différentiel thermique. Le chlore et l'eau abaissent ma température de surface sous le seuil de détection des capteurs PIR. Si je suis aussi froide que le sol, je disparaîs de la matrice.

Le choc thermique est une agression brutale. La poussière de laine de verre récupérée dans le vide sanitaire s'amalgame avec ma sueur et l'eau pour créer une boue organique irritante sur ma peau. C'est le prix de l'invisibilité dans ce paradis aseptisé. À travers la haie, j'aperçois ma cuisine. L'Intruse est là. Elle pose un verre d'eau exactement sur le sous-verre en liège. Elle respecte la géométrie de Marc avec une fluidité insultante. Elle est mon effacement.

****Action : **** Je saisis la gouttière en aluminium du surplomb brutaliste et j'entame une ascension de quatre mètres vers le balcon du studio.

****Pourquoi : **** La hauteur est la seule dimension que le système de surveillance horizontale ne verrouille pas totalement.

Le clic du pêne de la porte du studio est une libération. Je me glisse à l'intérieur, dans le noir, entourée de mousse acoustique et d'ozone. Je m'assois devant le micro. Le voyant « ON AIR » inonde la pièce d'une lueur rouge sang.

— Ici Éléonore. Sentinelles, j'ai besoin de vous. Enregistrez tout.

Le chat du direct s'affole. Des éclats de voix numériques défilent : *« C'est un ARG ? »*, *« Regardez sa pâleur »*, *« Latence de 1.2s confirmée »*.

Marc frappe à la porte. Sa voix n'est plus onctueuse, elle est tranchante.

— Éléonore, tu n'es pas dans un podcast. Tu es dans la boue. Regarde tes mains. Tu fais une crise, laisse-moi entrer.

****Action : **** J'ouvre une fenêtre de terminal et je tente un pontage du système CVC.
****Pourquoi : **** Marc a activé le mode « Maintenance ». La température du studio grimpe d'un degré toutes les 90 secondes. Il utilise l'hyperthermie pour briser ma volonté.

Sur l'écran, le flux de la caméra du couloir montre Marc et l'Intruse. Elle tient mon flacon de Lorazépam. Elle me regarde avec mes propres yeux, mais sans l'anxiété. C'est un Deepfake vivant, une optimisation chirurgicale de mon existence.

— Éléonore, dit-elle avec mon timbre exact. Pourquoi est-ce que tu te caches dans le noir ?

****Action : **** J'arrache le micro de son bras et je saisis un vieux dictaphone analogique.

****Pourquoi : **** L'analogique est invulnérable au piratage. Les molécules d'oxyde de fer sur la bande ne mentent pas.

Le bourdonnement des serveurs change. Marc surcharge le circuit. Mes écrans

s'éteignent. Le studio devient une boîte noire étouffante. Un grattement résonne au plafond. La grille de ventilation se dévisse. Une main d'architecte, propre et précise, apparaît avec un masque à oxygène diffusant du sévoflurane.

****Action :**** J'imbibe une mousse acoustique d'alcool isopropylique et je craque mon briquet. Je lance la torche dans le conduit d'aération.

****Pourquoi :**** Déclenchement forcé du protocole incendie NF EN 54. Le système domotique déverrouille automatiquement toutes les issues pour protéger la structure.

Le hurlement de l'alarme brise enfin le calme des **Hauts de Verrière**. Je me rue hors du studio, percutant Marc dans le couloir saturé de fumée noire. Sa « charge cognitive » est à son comble : il doit choisir entre me capturer et sauver son œuvre des flammes.

Je traverse la cuisine en ignorant l'Intruse qui me regarde avec une curiosité entomologique.

****Action :**** Je répands du détergent corrosif sur le sol de la buanderie derrière moi et je plonge dans la haie de thuyas.

****Pourquoi :**** Déni de zone. Le chlore sature les récepteurs olfactifs et le sol devient une patinoire chimique pour Marc.

Je rampe dans la terre meuble, griffée par les branches. Je suis sale, je saigne, je pue le plastique brûlé et le chlore. Marc est sur le perron, sa tablette à la main, baigné dans la lumière crue des projecteurs de sécurité qu'il a activés pour me transformer en spectacle psychiatrique.

— Éléonore ! crie-t-il via les haut-parleurs Sonos du jardin. Tu ne vis plus ta vie, tu la scénarises !

****Action :**** Je me glisse dans la gaine technique commune, entre le garage des

Lemaire et le muret de schiste.

****Pourquoi :**** La zone morte. Le point de jonction où le code de Marc ne s'applique plus.

Le conduit est étroit, tapissé de laine de verre qui lacère mes poumons. Marc frappe sur la paroi métallique au-dessus de moi. *Boum. Boum.* Le rythme d'un demiurge qui vérifie la solidité de sa cage.

— Je sais que tu es là. C'est tellement prévisible, murmure-t-il par conduction osseuse à travers le métal.

Je sors mon téléphone. 14% de batterie.

****Action :**** J'active le streaming via le Wi-Fi ouvert d'un voisin.

****Pourquoi :**** Externalisation de la surveillance. Cent mille Sentinelles voient maintenant la fissure dans la structure parfaite.

Je débouche dans le local technique de la piscine commune. L'odeur de chlore est une bénédiction. Je me regarde dans le miroir piqué d'humidité. Je ressemble à un cadavre exhumé, mais mes yeux possèdent une lucidité sauvage que Marc n'a pas pu architecturer.

9h12. L'infirmier psychiatrique arrive dans dix-huit minutes. Marc a la force, la loi et la lumière. Mais j'ai les ombres et les preuves magnétiques. Je ne suis plus la proie, je suis le virus. Dans une structure parfaite, la moindre fissure est fatale. Et je suis cette fissure.

Chapitre 10

L'armée de l'ombre

Le silence de la banlieue n'est jamais une absence de bruit ; c'est une mise en attente. Derrière les façades d'un blanc chirurgical, sous les toits d'ardoise sombre qui absorbent la lumière d'octobre comme des éponges, le réseau palpite. C'est une physiologie invisible, un système nerveux de fibre optique qui court sous les pelouses tondues, reliant des solitudes domestiques. Dans la cuisine des Éléonore, le lave-vaisselle vient de terminer son cycle par un triple bip électronique, une ponctuation stérile dans une atmosphère saturée d'adrénaline et d'ozone.

L'activation des « Sentinelles » ne relève pas de la curiosité malveillante. C'est un mécanisme de défense immunitaire numérique. Pour les trois cent mille auditeurs du podcast **Anatomie du Crime**, Éléonore n'est pas une voix ; elle est une constante psychologique, une structure de vérité dans un monde de simulations. Lorsqu'un modérateur comme Bastien — pseudonyme « L'Argus », un ancien analyste en renseignement dont la focalisation tubulaire trahit une agoraphobie clinique — injecte l'alerte rouge sur le canal crypté, il déclenche une réponse galvanique collective. Assis dans son sanctuaire bleuté à trois cents kilomètres de là, Bastien observe son propre rythme cardiaque chuter, signe d'une préparation neurovégétative à l'urgence. Il a reçu le message fragmenté d'Éléonore, envoyé depuis une faille domotique. Trois mots, un code de détresse cognitif : **« Incohérence du miroir »**.

C'est la rupture de la symétrie.

L'esprit humain est une machine à détecter les motifs, et les Sentinelles commencent à disséquer les publications de l'usurpatrice avec une précision chirurgicale. Une photo de café latte et un carnet Moleskine sur le compte Instagram d'Éléonore

déclenche l'alerte. L'analyse spectrale immédiate révèle une anomalie motrice fondamentale : Éléonore est gauchère, mais l'anse de la tasse est orientée à 150 degrés vers la droite. Ce changement d'orientation ergonomique, chez une femme dont les rituels sont gravés dans le cortex par l'anxiété, ne peut être une simple erreur. C'est un diagnostic d'imposture. Sur le forum, l'utilisateur « Neuro-Trace » souligne l'aberration chromatique dans le reflet d'une cuillère en argent : une silhouette dont l'inclinaison cervicale dévie de deux degrés par rapport à la biométrie d'Éléonore. Le doute n'est plus une émotion, c'est une statistique.

Tapie dans le recoin sombre du grenier, la véritable Éléonore sent son cœur battre contre ses côtes comme un oiseau prisonnier d'une cage de métal. La sueur sur son front a la consistance d'une pellicule de plastique, une réponse sudorale neurovégétative au froid et à la sédation. Elle agit parce que c'est sa seule fonction vitale restante. Privée de son identité légale, elle se réduit à sa capacité d'analyse. Si elle ne peut plus être une personne, elle sera une preuve.

En bas, Marc ajuste nerveusement le col de sa chemise en lin d'un blanc chirurgical ; son homéostasie du mensonge est rompue. Il a sous-estimé la profondeur de champ des Sentinelles, croyant que le numérique n'était qu'une surface plane. Sa rigidité est celle d'un prédateur qui réalise qu'il est devenu la proie sous l'éclairage zénithal d'un laboratoire. L'Intruse, sa création, maintient son protocole de mimétisme avec une précision qui frise la pathologie, vidant le marc de café d'un coup sec du poignet. Elle ne joue pas à être Éléonore ; elle s'auto-administre la certitude qu'elle l'est, espérant que la force de sa décompensation psychotique fera plier la réalité numérique. Mais un tremblement imperceptible de son auriculaire gauche trahit la faille systémique.

Soudain, le téléphone de Marc vibre. Une fois. Dix fois. Cent fois. C'est le son d'une invasion. Le hashtag WhereIsTheVoice sature l'espace. Marc ne répond pas ; son inhibition paroxystique l'empêche de briser le calme qu'il a érigé en armure. Mais la pression osmotique s'inverse. La maison n'est plus un bunker, elle devient une cage de verre sous un projecteur de stade.

À l'étage, Bastien libère l'« Archive Zéro » : les empreintes biométriques vocales d'Éléonore. Le verdict tombe : la voix de la femme qui vient de lancer un direct pour rassurer les fans est fautive de 12 %. Les formants et les résonances nasales ne mentent pas. Pour la psychologie collective, on ne parle plus de soupçon, mais de certitude technique. Dans la rue calme, une première voiture ralentit. Un étudiant en informatique filme la façade. Il ne cherche pas un contact humain, il cherche une validation de données. Il est un neurone de la Sentinelle.

Marc perçoit enfin cette hausse de température non pas comme une défaillance de la climatisation, mais comme une décompensation narcissique de sa propre structure. Il voit le reflet du soleil sur l'objectif d'un smartphone à travers la vitre. Il comprend que les murs qu'il a construits ne sont pas en béton, mais en data. Et les données brûlent. L'Intruse lâche l'assiette qu'elle tenait. Le fracas de la porcelaine se brisant sur le sol est le premier son de rupture réelle. Marc ne ramasse pas les débris ; son incapacité motrice trahit une sidération de l'architecte face à l'effondrement de sa propre structure.

Dans le grenier, Éléonore branche son ordinateur de secours au câble Ethernet qu'elle avait dissimulé sous une plinthe, un acte d'anticipation paranoïaque devenu salutaire. Ses doigts ne tremblent plus. Elle se connecte au canal de « L'Ombre de Turing ». Elle tape trois mots : *« Cible identifiée. Grenier. »*

La réponse est immédiate. Les lumières de la cuisine se mettent à clignoter selon un rythme saccadé, un code Morse injecté par le piratage massif de la domotique : *V-E-R-I-T-E*. Marc se précipite vers l'escalier, le visage déformé par une rage froide. Il ne cherche plus à convaincre ; il doit physiquement déconnecter la source. Mais Éléonore est déjà devant son micro.

« Ceci n'est pas un épisode. C'est une pièce à conviction », murmure-t-elle à ses trois cent mille relais.

La porte du studio subit la première poussée. Marc entre, silhouette massive traitant le bois comme une résistance mécanique à vaincre. Il s'approche, visage lisse, masque de calme blanc dissimulant une démolition intérieure. Ses mains se tendent pour arracher les câbles, mais le contact physique avec Éléonore est électrique. La pression qu'il exerce sur son poignet est calculée pour immobiliser sans marquer, un réflexe de prédateur habitué à dissimuler ses traces.

« S'il coupe le son, sachez que le silence qui suivra est la preuve de mon meurtre social », lance-t-elle.

Marc lâche prise comme s'il avait touché un fer brûlant. Il n'est plus seul. Il est dans une arène panoptique. L'étudiant en bas brise le carreau de la porte d'entrée. L'odeur du matin d'octobre s'engouffre, chassant l'effluve rance du déni. Marc recule, son masque se fissure, laissant apparaître une terreur enfantine. L'Intruse, dans la cuisine, lâche son éclat de porcelaine et se dirige vers la sortie, cherchant l'obscurité alors que son visage est déjà indexé par mille algorithmes de reconnaissance faciale.

Éléonore coupe le signal. Elle ne ressent pas de soulagement, mais une satisfaction analytique. Le dossier est complet. Marc est emmené, poignets enserrés par le métal, une image de déchéance capturée en 4K. Éléonore sort de son studio, traverse les débris et franchit le seuil. Elle ne ferme pas la porte. Elle n'en a plus besoin. Les serrures ne sont plus ses ennemies car elle a réécrit le code. Elle marche sur la pelouse, sentant l'humidité de l'herbe, sous un ciel d'octobre d'une netteté douloureuse. Le diagnostic final est tombé : elle est réelle. Elle avance vers le reste de sa vie, une suite d'actions délibérées, laissant derrière elle l'architecte et son écho, car elle a enfin appris que la meilleure façon de ne pas disparaître est de faire assez de bruit pour réveiller le monde entier.

Chapitre 11

Le sanctuaire profané

L'air à l'intérieur du studio possédait cette qualité de silence artificiel, une absence de pression atmosphérique que seules les chambres anéchoïques et les sanctuaires de haute technologie peuvent offrir. Éléonore s'y glissa, le dos collé contre le panneau de bois massif, le souffle court mais discipliné. Son premier réflexe ne fut pas de pleurer ni de hurler face à l'incongruité de sa propre exclusion, mais d'analyser la réponse galvanique de sa peau : ses mains étaient moites, une réaction cutanée médiée par le système nerveux sympathique, signe d'une vigilance maximale.

Pourquoi n'avait-elle pas forcé le verrou ? Parce que le verrou n'existait plus dans sa forme mécanique. La serrure biométrique, une installation coûteuse qu'elle avait elle-même exigée pour protéger ses archives de recherche, n'avait pas rejeté son empreinte. C'était une incohérence cognitive majeure. La machine avait accepté le relief papillaire de son index droit, mais le logiciel de gestion domotique, celui synchronisé avec le smartphone de Marc, avait émis un signal sonore de validation inhabituel, une quinte de tons mineurs qu'elle n'avait jamais entendue.

C'était une forme de marquage de territoire numérique : tu peux entrer, mais je sais que tu es là.

Elle se figea dans l'obscurité relative du vestibule, inhalant l'odeur résiduelle de l'ozone et de la cire pour meubles. Le studio était une extension de son propre cortex cérébral, un espace de 12 mètres carrés saturé de mousses acoustiques alvéolées, semblables à des dents de squalo destinées à dévorer les échos parasites. Elle connaissait chaque centimètre de ce tapis antistatique gris charbon. Pourtant, la disposition des objets sur le bureau principal — une console de mixage Solid State

Logic et deux moniteurs de studio — lui envoya un signal d'alerte immédiat.

Le fauteuil Herman Miller n'était pas incliné à son angle habituel de 105 degrés. Il était redressé, rigide, comme pour accueillir une colonne vertébrale plus souple, moins usée par les heures de montage.

Éléonore s'approcha de la console. Elle ne s'assit pas. Elle resta debout, en surplomb, adoptant la posture du prédateur qui examine une carcasse fraîche. Ses doigts survolèrent les curseurs. Ils étaient chauds. Une chaleur résiduelle de 37 degrés Celsius, transmise par conduction thermique à la surface en aluminium brossé. Quelqu'un venait de quitter les lieux. Quelques minutes, tout au plus.

Son regard se fixa sur le moniteur central. L'économiseur d'écran ne s'était pas déclenché. La timeline du logiciel de montage audio, *Audition*, était étalée comme une plaie ouverte sur les deux écrans Retina. Des ondes sonores bleues et vertes, des pics de fréquence, des segments découpés avec une précision chirurgicale.

Pourquoi cette vision provoqua-t-elle chez elle une dissociation immédiate ? Parce que le titre du projet, affiché en haut à gauche de l'interface, n'était pas celui de son prochain épisode sur l'Affaire des Disparues de l'A6.

Le fichier s'intitulait : **« ÉPISODE SPÉCIAL : Le Vide d'Éléonore – Une Anatomie de l'Effondrement »**.

Elle sentit une pointe de douleur acide remonter le long de son œsophage. Le reflux gastro-œsophagien était une réponse viscérale à l'agression territoriale. Elle cliqua sur la barre d'espace. Son propre matériel, ses propres enceintes de monitoring à trois mille euros, lui crachèrent alors son identité volée.

La voix qui sortit des haut-parleurs était la sienne. Ce n'était pas une imitation grossière, c'était une réplique spectrale. Les mêmes pauses respiratoires, les mêmes

plosives marquées sur les « P » et les « B », cette légère instabilité du larynx lorsqu'elle abordait des sujets traumatiques. L'Intruse n'avait pas seulement pris sa place dans son lit ou dans le cœur de Marc ; elle avait colonisé son appareil phonatoire.

« Mes chères Sentinelles, » disait la voix, *« ce soir, je ne vous parle pas d'un crime extérieur. Je vous parle d'une rupture intérieure. Marc et moi avons pris la décision de partager cette épreuve avec vous, car la vérité est la seule ancre dans la tempête de la démence... »*

Éléonore coupa le son. Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. Elle analysa la motivation derrière cet acte. En criminologie, on appelle cela la « substitution narrative ». L'Intruse ne se contentait pas de l'effacer physiquement ; elle était en train de réécrire l'histoire d'Éléonore pour ses quatre millions d'auditeurs. Elle transformait sa disparition en une crise psychiatrique documentée, validée par l'autorité même de la victime. Si les « Sentinelles » acceptaient cette version, Éléonore n'existerait plus. Elle deviendrait une fiction, un cas d'étude, une ombre que Marc pourrait légitimement enfermer « pour son propre bien ».

Pourquoi Marc coopérait-il ? La réponse flottait dans l'air, aussi limpide qu'une formule chimique : le contrôle. Marc, l'architecte, détestait l'imprévisibilité de l'anxiété d'Éléonore. L'Intruse, avec son calme olympien, était la version « corrigée » de son épouse. Une femme identique, mais dépourvue des failles systémiques qui rendaient Éléonore difficile à gérer. Marc ne l'aidait pas à la remplacer ; il l'aidait à la mettre à jour, comme on remplace un logiciel obsolète par une version plus stable, dénuée de bugs émotionnels.

Elle fouilla dans les dossiers récents du bureau numérique. Elle y trouva des captures d'écran de ses propres dossiers médicaux, altérés par Photoshop. Des prescriptions de lithium et de neuroleptiques qu'elle n'avait jamais prises, datées de mois où elle était parfaitement lucide. Le travail était méticuleux. C'était une préparation d'artillerie

lourde. L’Intruse n’était pas arrivée hier ; elle s’était infiltrée par capillarité, téléchargeant sa vie bit par bit, avant de passer à la phase d’exécution physique.

Éléonore sentit ses jambes fléchir. Elle s’effondra sur le fauteuil, celui qui ne lui appartenait déjà plus. La sensation de la mousse à mémoire de forme sous ses cuisses lui parut étrangère, comme si le fauteuil lui-même tentait de la rejeter, détectant une masse corporelle ou une température qui ne correspondait plus aux données enregistrées par l’Intruse.

Elle devait agir. Les « Sentinelles ». C’était sa seule arme. Sa communauté était composée de profilers amateurs, de techniciens en cybersécurité, de mères de famille insomniaques et de détectives à la retraite. Ils ne croyaient pas aux coïncidences. Ils étaient entraînés par elle, épisode après épisode, à repérer le détail qui cloche : un reflet dans une vitre, un changement de ton, une incohérence dans l’emploi du temps.

Elle tendit la main vers son micro principal, un Neumann U87 suspendu à son bras articulé. Le métal était froid, un contraste thermique saisissant avec la console. Elle l’approcha de ses lèvres.

Pourquoi hésitait-elle ?

La peur. Non pas la peur d’être capturée, mais la peur de l’analyse spectrographique. Si elle enregistrait un message maintenant, alors qu’elle était sous l’influence du sédatif de Marc, sa voix serait altérée. Elle serait chevrotante, lente, marquée par des micro-tremblements. Elle confirmerait, par la simple physiologie de sa détresse, le diagnostic de « crise de démence » que l’Intruse était en train de forger. Pour convaincre son armée numérique, elle devait redevenir la Clinicienne. Froide. Précise. Inattaquable.

Elle ouvrit un nouveau canal d’enregistrement. Elle ferma les yeux, forçant son diaphragme à se détendre. Elle utilisa une technique de respiration apprise lors de ses

premières crises de panique : l'inspiration en quatre temps, le blocage en sept, l'expiration en huit. Elle devait abaisser son rythme cardiaque sous les soixante-dix battements par minute pour stabiliser son timbre.

Elle regarda le spectre audio sur l'écran, attendant que la ligne devienne une constante plate, un silence pur avant l'assaut.

Mais alors qu'elle s'apprêtait à parler, elle remarqua un détail sur la timeline du projet de l'Intruse. Un fichier intitulé « AMBIANCE_CHAMBRE_NUIT ».

Elle double-cliqua par réflexe professionnel.

Le son qui jaillit des moniteurs n'était pas un bruit blanc ou un ronronnement de ventilateur. C'était un enregistrement binaural, d'une netteté effrayante. On y entendait le froissement de draps en coton égyptien — les siens. Puis, une respiration lourde, masculine. Marc. Et enfin, un murmure.

« Elle est partie, Marc. Elle ne reviendra pas dans cette chambre. C'est moi qui dors ici maintenant. C'est moi qui respire ton air. »

La voix de l'Intruse. Mais ce n'était pas la voix publique, celle destinée aux Sentinelles. C'était une voix dépourvue de tout artifice oratoire. Une voix prédatrice, dénuée d'empathie, révélant la pathologie derrière le masque. Sa peau, visible sur une vignette vidéo associée au fichier, possédait la texture d'une image générée, trop lisse pour être honnête, un simulacre numérique sans pores.

Et Marc répondait, dans un souffle qui trahissait une excitation morbide : *« Je sais. Elle était un brouillon. Tu es la version finale. »*

Éléonore sentit une onde de choc parcourir son système nerveux central. Ce n'était plus seulement de l'usurpation ; c'était un culte du simulacre. Marc n'était pas victime

d'une manipulation ; il était le co-auteur de son effacement. Il avait conçu cette nouvelle réalité comme il concevait un bâtiment : en rasant l'ancien pour construire sur les fondations.

Pourquoi cette révélation, au lieu de l'anéantir, lui redonna-t-elle sa lucidité de podcasteuse ? Parce qu'elle venait de trouver la « faille du coupable ». En criminologie, le criminel échoue souvent par excès de confiance ou par besoin narcissique de documenter son triomphe. L'Intruse avait gardé ces enregistrements — ces trophées — sur le disque dur du studio.

C'était la preuve matérielle. L'ADN numérique du complot.

Elle chercha une clé USB dans le tiroir de droite. Ses doigts rencontrèrent des objets qu'elle ne reconnut pas au toucher : un rouge à lèvres d'une marque qu'elle n'utilisait jamais, un flacon de gouttes ophtalmiques, un petit carnet en cuir. Elle l'ouvrit. À l'intérieur, une écriture qui imitait la sienne à la perfection, s'exerçant sur des pages entières : *« Je ne me sens pas bien... Marc a raison... Je perds pied... »*

C'était un script. L'Intruse répétait sa propre folie comme une actrice de méthode.

Éléonore inséra la clé USB avec une précision mécanique. Le transfert de données commença. La barre de progression avançait avec une lenteur insoutenable. 12%... 15%... Chaque seconde était une menace. À tout moment, Marc pouvait vérifier l'état du réseau ou l'Intruse pouvait revenir chercher un dossier oublié.

Le ronronnement du lave-vaisselle, au rez-de-chaussée, s'arrêta brusquement. Le silence de la maison devint une présence physique, une pression contre ses tympans. Elle entendit le clic caractéristique d'un verrou qui se libère. Quelqu'un venait d'entrer par la porte de la cuisine.

Pourquoi ne s'enfuit-elle pas immédiatement ?

Parce que sa machine analytique avait repéré une autre incohérence. Sur l'écran, un signal de connexion active clignotait. Le studio était en train de diffuser. Pas un épisode enregistré, mais un flux direct vers un serveur privé.

Elle n'était pas seule dans cette pièce, même si elle en était l'unique occupante physique. Elle était observée à travers la webcam intégrée du moniteur, dissimulée derrière le verre fumé.

Elle leva les yeux vers l'objectif. La petite diode verte, qu'elle avait cru éteinte, brillait d'un éclat malveillant. À l'autre bout de la ligne, quelqu'un regardait Éléonore découvrir les preuves de sa propre exécution sociale. Et ce quelqu'un ne cherchait pas à se cacher.

Un message apparut sur l'écran, une fenêtre de chat contextuelle :

« Tu es en retard pour l'enregistrement, Éléonore. Mais ne t'inquiète pas. On va faire ça ensemble. »

Le bruit des pas sur l'escalier en chêne était feutré par la moquette épaisse, mais le rythme était régulier, implacable. La porte s'ouvrit avec cette fluidité huilée, caractéristique des charnières de haute précision que Marc avait lui-même sélectionnées lors de la rénovation.

Ce n'était pas Marc. C'était l'Autre.

L'Intruse pénétra dans le studio avec une démarche qui n'était pas seulement une imitation, mais une restitution biométrique exacte. Éléonore observa la manière dont le corps de la femme basculait sur son talon gauche — une légère asymétrie pelvienne consécutive à une chute de cheval à l'âge de douze ans. Voir cette signature physique reproduite chez une étrangère déclencha une dissonance cognitive si violente qu'elle

en devint nauséuse.

— « Éléonore, » dit l’Intruse.

La voix était un choc acoustique. Le même timbre légèrement éraillé dans les mediums, cette signature vocale que les Sentinelles identifiaient instantanément. Mais il y avait une absence de jitter, cette micro-instabilité émotionnelle. C’était une voix optimisée, dépourvue d’anxiété.

— « Pourquoi tes mains tremblent-elles autant ? » continua l’Intruse. « Le système nerveux autonome ne ment jamais. Tu es en train de vivre un effondrement vagal. Ton corps rejette ta propre présence. »

Éléonore ne répondit pas. Elle força ses doigts à se refermer sur le curseur de la piste 1. Elle devait maintenir le gain. Pourquoi agir maintenant ? Parce que le silence est l’espace où le mensonge s’enracine.

Marc apparut alors. Il ne se tenait pas comme un agresseur, mais comme un soignant. Son visage était un chef-d’œuvre d’empathie architecturée.

— « Mon cœur, arrête ça, » murmura-t-il. « Tu te fais du mal. Tu es dans un état de dissociation totale. Tu penses que cette femme est une intruse alors qu’elle est la seule chose qui nous reste de ta lucidité. »

Marc utilisait le « nous », une technique de manipulation visant à fusionner la volonté de la victime avec celle du bourreau. Il ne cherchait pas à lui faire croire qu’elle était folle, il cherchait à lui faire accepter que sa folie était la seule vérité partageable.

— « Marc, » commença Éléonore, sa voix s’élevant dans le micro, diffusée instantanément sur les serveurs de streaming. « Le taux de cortisol dans ton sang doit être fascinant. Tu joues la carte de la protection alors que tu as déjà planifié mon

éviction. Pourquoi ce studio ? Pourquoi maintenant ? »

L’Intruse fit un pas de plus. Son odeur l’anticipa — le santal et le papier froid, exactement le parfum qu’Éléonore créait elle-même. Elle posa une main sur le bord de la table de mixage. Une main aux ongles coupés court, avec cette petite cicatrice sur l’index droit, souvenir d’un couteau de cuisine dérapant un soir de pluie. On ne simule pas l’aléatoire avec une telle précision sans une intention de remplacement total.

— « Je suis la version de toi qui n’a plus peur, » poursuivit la femme. « Celle qui peut continuer à parler aux Sentinelles sans faire de crises de panique à trois heures du matin. Marc m’a choisie pour te sauver de toi-même. »

Éléonore sentit le sédatif commencer à inhiber sa recapture de GABA. Ses paupières devenaient lourdes. Elle devait agir sur la structure même de la situation avant que la paralysie ne soit complète. Elle se tourna vers la caméra.

— « Vous entendez ça, les Sentinelles ? » sa voix était désormais un murmure concentré. « Le prédateur n’est pas dans mes dossiers de podcast. Il est dans ma maison. Il porte mon visage. Il utilise mes cordes vocales. Pourquoi font-ils cela ? Parce que dans une société de l’image, seule la fonction compte. Et ma fonction est en train d’être transférée sous vos yeux. »

— « Arrête l’enregistrement, Éléonore, » dit Marc, sa voix devenant un rasoir. « Tu es en pleine décompensation psychotique. »

— « Non, Marc. Je suis en train de la transformer en autopsie. »

Éléonore lança une commande clavier complexe. Elle ne se contentait plus de diffuser l’audio ; elle déclenchait le téléchargement massif de l’intégralité de son disque dur vers un cloud public sécurisé. Les preuves de ses recherches, les journaux intimes, les

enregistrements de sécurité cryptés.

L’Intruse changea de posture. Son calme olympien se fissura. Elle comprit la manœuvre. Si la "data" d'Éléonore devenait publique, l’Intruse ne serait plus une remplaçante, elle deviendrait une anomalie.

— « Coupe ça, » ordonna l’Intruse, sa voix descendant d'une octave, perdant sa douceur feutrée pour une autorité métallique.

L’action qui suivit fut dictée par la physiologie de la peur. L’Intruse se jeta sur la console. Éléonore, malgré sa faiblesse, utilisa le levier de son fauteuil pour se projeter en arrière. D'un geste brusque, elle saisit le scalpel qu'elle utilisait pour ouvrir ses courriers.

Pourquoi choisir la mutilation ? Parce que la douleur physique est le seul signal synaptique qu'un simulateur ne peut pas falsifier.

Elle l'enfonça dans la paume de sa propre main gauche. La douleur fut une explosion de clarté, un signal électrique pur qui brûla le brouillard du sédatif. Le sang, d'un rouge artériel, jaillit et tacha la console de mixage blanche, immaculée.

Marc poussa un cri de frustration devant le désordre. L’Intruse recula, ses yeux s'écarquillant.

— « Analysez ça, » dit Éléonore au micro, sa voix vibrant d'une intensité sauvage. « Le sang ne ment pas. L'ADN ne ment pas. »

Elle posa sa main sanglante sur l'écran tactile, laissant une empreinte digitale biologique sur le monde numérique.

— « Je ne suis pas une archive, Marc. Je suis la plaie ouverte de ce mariage. »

Le silence qui suivit fut plus lourd que n'importe quel son. Dans le casque d'Éléonore, elle entendit le premier retour des Sentinelles. Un bourdonnement de notifications. Elle regarda l'Intruse. Pour la première fois, la femme au visage de porcelaine sembla vaciller. Elle n'était pas faite pour le sang. Elle était une abstraction.

Éléonore fixa la diode de la caméra et sourit d'un rictus de triomphe paradoxal. Pourquoi souriait-elle ? Parce qu'elle venait de réaliser que l'Intruse avait commis une erreur fondamentale : elle avait oublié que dans un studio d'enregistrement, celui qui tient le micro possède le pouvoir de définir la réalité.

— « Lieutenant, écoutez la fréquence, » dit Éléonore alors que les autorités forçaient enfin la porte. Elle désigna l'Intruse. « Elle a mes vêtements. Elle a mon nom. Elle a même mes souvenirs, parce que Marc les lui a dictés. Mais elle n'a pas la cicatrice sur la corde vocale gauche. L'opération de mes douze ans. Le nodule qui donne ce grain cassé à ma voix. Analysez le spectre. Le vide ne peut pas simuler la blessure. »

Le "pourquoi" de Marc s'effondra. Son action de remplacement visait à éliminer la blessure, l'imprévisibilité. Il voulait une Éléonore sans nodule, sans anxiété. L'Intruse était son chef-d'œuvre de design intérieur, mais elle était acoustiquement incomplète.

Le lieutenant s'approcha de l'Intruse et lui demanda son nom. L'Intruse ouvrit la bouche. Elle tenta de prononcer « Éléonore ». Mais la mécanique était grippée. Elle ne produisit qu'un sifflement, une fuite d'air. Le logiciel venait de planter.

On escorte Marc et l'Intruse vers la sortie. Marc garda la tête haute, persuadé qu'il pourrait reconstruire le récit. Mais le récit ne lui appartenait plus. Il avait été décentralisé.

Éléonore resta seule dans le studio. Elle s'assit dans son fauteuil et se pencha vers le micro.

— « Ici Éléonore, » dit-elle enfin. Sa voix tremblait, mais elle était là, entière, avec son nodule, sa peur et sa survie. « L'épisode de ce soir était intitulé "La disparition d'une femme". Je pense qu'il est temps de changer le titre. Appelons-le "L'architecture du mensonge". »

Elle regarda par la lucarne les gyrophares qui balayaient la façade. Pourquoi des actions ? Parce que dans le vide du silence, l'être humain a besoin de drame pour se sentir vivant. Marc a voulu créer un drame contrôlé, mais il a sous-estimé la puissance de la trace.

Éléonore éteignit la console. Elle descendit l'escalier, pas après pas. Chaque marche était une preuve d'existence. Elle sortit sur le perron, ne cachant pas son visage. Elle montra sa fatigue comme une médaille. Elle était la preuve vivante que même dans le monde du numérique, le sang a le dernier mot. Elle était Éléonore. Et elle était, enfin, irremplaçable.

Chapitre 12

La réponse galvanique

L'air à l'intérieur du studio possédait cette densité particulière des caissons d'isolation phonique : un silence qui n'est pas une absence de bruit, mais une présence physique, une pression exercée contre les tympanes par les plaques de mousse alvéolée. L'odeur était celle du néoprène, de l'ozone dégagé par les processeurs en surchauffe et de ce café froid, oublié depuis quarante-huit heures, qui exhalait désormais une amertume de décomposition organique.

Éléonore ne regardait pas la femme assise en face d'elle. Elle regardait les câbles.

Pourquoi ces gestes ? Parce que le chaos exige une structure. Face à l'effondrement de son identité, elle se rabattait sur la seule métrique qu'elle maîtrisait encore : la donnée brute. Ses doigts — précis, presque chirurgicaux — disposaient sur la table en chêne les capteurs de son kit de biofeedback. Chaque mouvement visait à anesthésier sa propre terreur. Disposer l'oxymètre, dérouler les bandes pour la réponse galvanique, vérifier la tension du brassard. C'était un rituel d'exorcisme technique.

L'Intruse ne résistait pas. Elle avait cette passivité obscène de celle qui possède déjà tout. Elle tendit son poignet gauche avec une grâce qui fit frémir Éléonore. C'était le même poignet, la même saillie délicate de l'os ulnaire, la même cicatrice imperceptible vestige d'une chute de vélo à huit ans. Soudain, l'Intruse fit un geste que le script n'avait pas prévu : elle tendit la main et ajusta doucement le col du pull d'Éléonore, un micro-ajustement d'une familiarité terrifiante, comme si elle corrigeait un défaut sur son propre reflet.

« Pourquoi fais-tu cela, Éléonore ? » demanda l'Intruse. Sa voix était un calque

parfait. Le même timbre voilé, la même diction précise de celle qui gagne sa vie en articulant des horreurs.

Éléonore ne répondit pas. Elle connecta le premier capteur aux phalanges de la femme. La réponse galvanique de la peau mesure la conductivité électrique de l'épiderme, la signature de l'anxiété, la trace thermique du mensonge avant même qu'il n'atteigne les cordes vocales.

« Je procède à une analyse de cohérence », murmura enfin Éléonore, sa propre voix lui semblant étrangère. « Tu es une anomalie dans mon système. Une erreur de lecture. »

L'Intruse sourit. Ce n'était pas un défi, mais de la compassion. La lumière bleue de la dalle Retina soulignait la sueur perlant sur le front d'Éléonore et la matité parfaite de la peau de l'autre. Le logiciel afficha trois lignes : le rythme cardiaque (rouge), la fréquence respiratoire (bleu) et la conductivité cutanée (vert). Pour l'instant, les lignes étaient d'une horizontalité insultante.

« Nous allons établir une ligne de base. Réponds par oui ou par non. Est-ce que nous sommes en octobre ? »

« Oui. »

La ligne rouge fit un léger bond : 72 battements. Normal.

« Est-ce que ton nom est Éléonore Vasseur ? »

Un silence se glissa dans les interstices de la mousse. Éléonore fixa l'écran. La ligne verte resta imperturbable.

« Oui », répondit l'Intruse.

La physiologie de cette femme ne réagissait pas à l'usurpation d'identité. La dissociation n'est pas un mensonge pour celui qui la vit ; c'est une restructuration de la réalité.

« Tu triches », lâcha Éléonore. « Tu contrôles ta respiration. »

L'Intruse pencha la tête sur le côté. « Ou alors, Éléonore, c'est toi qui es en état de choc. Regarde tes mains. »

Éléonore baissa les yeux. Ses doigts tremblaient. Elle était en train de devenir le sujet d'étude de sa propre déchéance. Elle devait creuser plus profond, vers les ancrés mnésiques que seul le véritable propriétaire d'une vie possède.

« Parlons de Marc. Pourquoi lui ? Parce qu'il est le pivot. Quelle est la marque de la montre qu'il t'a offerte pour tes trente ans ? »

L'Intruse ne cilla pas. « Une Cartier Tank. L'inscription dit : "Pour que chaque seconde soit à nous". Elle est dans le vide-poche de la salle de bain, parce que le bracelet en cuir est irrité par le chlore de la piscine où je suis allée nager ce matin. »

Éléonore se figea. Elle n'était pas allée à la piscine. Mais le souvenir de l'odeur du chlore flottait soudainement à la lisière de sa conscience. Un souvenir implanté ou une réalité occultée ?

« Ton rythme cardiaque augmente, Éléonore », observa l'Intruse avec une douceur atroce. « On appelle cela la résonance empathique. Tu souffres de me voir habiter ta vie parce qu'au fond de toi, tu as toujours eu l'impression d'être une imposture. »

« Je ne suis pas ton sujet de psychanalyse ! » Éléonore se leva brusquement. « Tu es une construction. Marc t'a engagée pour me remplacer. C'est du gaslighting. Il veut me faire interner pour récupérer mes droits. »

L'Intruse se leva à son tour, avec une lenteur calculée. Elle s'approcha. Les capteurs traînaient sur la table comme des tentacules technologiques. Elle souleva le bas de son pull. Sur son flanc droit se trouvait une tache de naissance en forme de croissant, exactement là où Éléonore en avait une. « Est-ce que Marc a engagé un chirurgien pour reproduire chaque grain de beauté ? Ou est-ce que ton esprit crée une scission pour évacuer une douleur que tu ne peux plus supporter ? »

Les murs du studio semblaient se rapprocher. Éléonore se jeta sur la console de mixage, ouvrant les canaux de son micro et de celui de l'autre.

« Écoutez bien ! » hurla-t-elle au vide, à ses futurs auditeurs, ses "Sentinelles". « Je suis Éléonore Vasseur. Je suis séquestrée. »

Elle lança le script de comparaison spectrographique. À l'écran, deux ondes sonores apparurent. Le logiciel commença son calcul. 40%... 60%... Le résultat s'afficha : ****MATCH : 99.8%****.

Un cri s'étrangla dans sa gorge. C'était statistiquement impossible.

« Tu vois ? » dit l'Intruse. Sa voix dans le casque était d'une pureté cristalline. « Il n'y a qu'une seule Éléonore. L'autre... l'autre est une projection de douleur. »

Éléonore recula, heurtant le rack d'effets. Ses doigts rencontrèrent le scalpel utilisé pour ses archives. Elle le saisit. « Si nous sommes la même personne, si je me coupe, tu saigneras aussi. » La pensée magique était son dernier refuge. Elle voulait tester la réalité par la nociception. La douleur est la seule donnée qui ne peut être simulée.

L'Intruse tendit sa paume. « Fais-le. Mais regarde l'écran. »

Éléonore n'entailla pas son propre doigt. Elle raya profondément le dos de la main de l'Intruse. Le sang jaillit instantanément. Un rouge vif, artériel. Éléonore fixa l'ordinateur. La ligne rouge du rythme cardiaque de l'Intruse resta stable. Pas de pic. Pas de réaction.

Par contre, une quatrième ligne — celle reliée au capteur qu'elle portait elle-même au poignet sans s'en souvenir — s'envola dans une ascension verticale paroxystique. La douleur n'était pas sur la main de l'Intruse. Elle était une anomalie thermique sur le propre derme d'Éléonore. Elle baissa les yeux sur sa main gauche. La plaie était là. Profonde. Elle ne l'avait pas sentie. Son cerveau avait dissocié la source de l'influx nerveux.

« Pourquoi as-tu fait ça ? » demanda l’Intruse. Elle n’avait pas une goutte de sang sur elle. Sa main était intacte.

Éléonore s'effondra. La réalité était un miroir liquide. Elle sentit le sédatif — celui que Marc lui avait injecté plus tôt — engourdir ses membres. L’Intruse se leva et débrancha calmement les capteurs de ses propres doigts, qui n'avaient jamais rien mesuré d'autre que le vide.

« Dors maintenant. Les Sentinelles n'écoutent pas. J'ai coupé la connexion internet. »

Éléonore vit la lumière crue du matin d'octobre. Le clic métallique de la porte qui se verrouillait de l'extérieur fut sa dernière certitude. Elle n'était plus une clinicienne. Elle était la scène de crime.

Pourquoi ses membres refusaient-ils de répondre ? Ce n'était pas seulement la chimie. C'était le poids métaphysique de l'effacement. Le cerveau, face à une menace insoluble, bascule en mode de conservation. Elle percevait la douleur de sa main non plus comme une souffrance, mais comme un pic sur un graphique qu'elle n'avait plus la force de lire. Elle préférait se voir comme une machine sabotée plutôt que comme une conscience défaillante.

Le ronronnement du lave-vaisselle lui parvenait par les conduits. C'était le son de l'inertie sociale. Marc et l'Autre allaient ranger les verres pendant qu'elle s'éteignait. L’architecte ne crée pas seulement des volumes ; il contraint les corps. En introduisant l’Intruse, Marc rectifiait une erreur de conception. Éléonore était une nuisance structurelle. L’Intruse était la rénovation.

Soudain, un craquement. La souris d'ordinateur bougea.

Éléonore concentra sa puissance résiduelle sur ses globes oculaires. Le curseur scintillait. L’Intruse avait coupé le Wi-Fi, mais elle avait oublié la ligne Ethernet

blindée, reliée à un serveur satellite indépendant. Le cordon ombilical de cuivre battait encore.

L'espoir augmenta sa consommation d'oxygène. Elle devait atteindre le clavier. Sa main gauche rampa, tel un insecte aveugle. Dans la cuisine, une voix s'éleva. « Marc, tu as vu mes clés de voiture ? » C'était l'Intruse. Elle utilisait les inflexions exactes d'Éléonore.

« Cherche dans le tiroir du buffet, ma chérie », répondit Marc.

"Ma chérie". Le mot agit comme un défibrillateur. La colère court-circuita les récepteurs GABA. Avec un grognement animal, Éléonore projeta son corps. Elle entendit le craquement de son propre poignet, une subluxation qu'elle ignora avec une froideur de pathologiste.

Elle était debout, chancelante. Pourquoi ne cliquait-elle pas ? Parce qu'elle entendit des pas. L'immobilité de Marc trahissait l'absence de plan d'évacuation dans son architecture mentale face à ce bruit imprévu.

« Éléonore ? » appela-t-il derrière la porte. « Tu te fais du mal, mon cœur. »

Éléonore fixa la souris. Ses muscles lâchaient. En tombant, son bras balaya la table. Sa main blessée heurta le clavier. Une touche fut enfoncée : la barre d'espace. Le raccourci pour : *RECORD*. Le cercle lumineux autour du micro passa au rouge sang. Elle laissa son corps s'effondrer contre le micro. Elle laissa le son de sa respiration hachée et des pas de Marc envahir le canal numérique.

La porte s'ouvrit. Marc se découpa dans la lumière dorée. Il vit le micro. Il vit le rouge. Son masque d'empathie se fendit, révélant une géométrie de haine pure.

« Oh, Éléonore... Tu as toujours eu besoin d'un public. »

Il tendit la main pour couper la console, mais le signal était déjà dans le cloud.

L'impact du bélier contre le chêne de la porte d'entrée fut une rupture ontologique. La

pression interne du mensonge de Marc rencontrait enfin la réalité brute. Marc resta figé. L'architecte était paralysé par l'absurdité chromatique : le rouge des vestes des pompiers jurait avec son beige "sable de lune".

Dans le studio, l'air était saturé d'ozone. Les pompiers envahirent l'espace. La lumière de leurs torches déchira le sanctuaire. L'un d'eux s'agenouilla près d'Éléonore.

« Pouls rapide, elle est sous influence. »

Éléonore ressentit une onde d'endorphines. Le diagnostic tombait. Elle n'était plus la "femme hystérique", elle était une "patiente". Dans le lexique médical, le gaslighting n'existe pas.

L'Intruse commença à se désagréger. Sans le script de Marc, elle n'était qu'une coquille. Elle tenta un geste — replacer une mèche — mais le mouvement fut saccadé, une erreur de rendu. Les pompiers la regardèrent avec suspicion. Son calme était une anomalie biologique.

« C'est ma femme », balbutia Marc. « Elle fait une crise... »

Le pompier ramassa la seringue que Marc avait tenté de dissimuler. « On a un produit ici. Appelez la police. Soumission chimique. »

Le mot "Police" brisa la simulation. Marc s'affaissa. La vérité était devenue virale sur le chat des Sentinelles. Éléonore vit son reflet. Elle avait utilisé les outils de son aliénation pour disséquer son bourreau. Elle avait traité sa vie comme une scène de crime.

On la souleva sur un brancard. Elle entendit le clic métallique des menottes. Une fréquence pure. Le son d'une boucle de rétroaction toxique qui se fermait. Le sifflement constant sur les écrans témoignait d'une vérité qui n'avait plus besoin de mots.

Le diagnostic : survie par la data.

Le patient : une identité restaurée.

Éléonore s'enfonça dans l'inconscience. Dehors, l'air sentait la pluie et la terre. Une odeur qu'aucune architecture ne pourrait simuler. La dernière chose qu'elle perçut fut une notification sur son téléphone : "On vous entend, Éléonore. On vous voit enfin."

Le flux fut coupé. La chambre d'écho était brisée. Sa réponse galvanique était parfaitement, magnifiquement stable.

Chapitre 13

Fréquence d'urgence

La diode électroluminescente du préamplificateur s'alluma d'un rouge chirurgical, projetant une lueur de néon sur mes phalanges déshydratées. Dans cet habitacle de six mètres carrés, tapissé de mousse acoustique alvéolée qui dévorait le moindre écho, l'air était saturé de l'odeur de l'ozone et du plastique chauffé. C'était mon sanctuaire, ma cellule de dégrisement intellectuel, l'endroit où le chaos du monde extérieur était filtré, échantillonné et réduit à des ondes gérables.

L'intention derrière ce geste, alors que mes poumons brûlaient encore de l'effort de l'ascension par la fenêtre de la cave, était purement homéostatique. L'action est le seul antidote à la dissolution. En pressant l'interrupteur de la console de mixage, je ne cherchais pas seulement à parler ; je cherchais à rétablir une constante physique dans un univers devenu liquide. Le déclic mécanique du bouton offrait une résistance de 0,5 newton, une certitude tactile que Marc n'avait pas encore pu corrompre.

Je m'assis dans le fauteuil ergonomique. Le cuir froid glissa contre la peau de mes cuisses, une sensation thermique qui déclencha un frisson immédiat, une réponse vasomotrice classique à l'exposition cutanée brusque. Mon corps était une carte de stress : cortisol à saturation, glycémie en chute libre, réponse galvanique de la peau indiquant un état d'alerte maximale.

Mes doigts survolèrent le clavier. *Connexion forcée. Protocole de secours.*

Le serveur de diffusion, configuré pour les urgences techniques, s'activa. À l'écran, le spectrogramme commença à danser, une ligne de vie digitale d'un vert émeraude, indifférente à mon angoisse. Je n'utilisais pas l'application standard ; j'utilisais le

canal crypté des « Sentinelles », ce noyau dur de 150 000 auditeurs qui me suivaient pour la méthode. Pour l'analyse.

La logique commandait cette prise de parole : dans le lexique de la survie, la voix est la seule empreinte qu'on ne peut pas raser au scalpel sans tuer le sujet. Marc pouvait changer les serrures, il pouvait installer une doublure dans mon lit, il pouvait effacer mes photos sur le cloud, mais il ne pouvait pas simuler la signature fréquentielle de mes cordes vocales lorsqu'elles vibrent à 210 Hz sous l'effet de la terreur pure.

Le micro, un Shure SM7B monté sur un bras articulé dont le ressort grinça légèrement, pivotait vers mes lèvres. Je sentis le contact du filtre anti-pop contre mon nez. Une odeur de poussière et de vieux café.

— « Ici Éléonore. Ne coupez pas. Ce que vous allez entendre n'est pas un épisode. C'est une pièce à conviction. »

Ma voix était basse, monocorde. C'était une stratégie de régulation émotionnelle consciente : abaisser le débit pour forcer le cortex préfrontal à reprendre le dessus sur l'amygdale. Si je hurlais, je devenais la « femme hystérique » que Marc décrivait aux médecins. Si je disséquais, je restais la clinicienne.

— « Analyse de la scène de crime numéro un : le domicile du 14, Allée des Thuyas. État du sujet : Dépossession identitaire en cours. »

J'ouvris la fenêtre de chat. Les premières notifications apparurent, une pluie de pixels blancs. *« Sa voix a changé, elle est en mode code rouge. »* L'engagement du biais de confirmation de mon audience était ma seule arme. Ils étaient entraînés à chercher l'anomalie. Je leur offrais le signal source.

— « Regardez vos flux. Je vous envoie les captures de la caméra Nest du salon. Observez le sujet féminin qui prépare le café. Elle porte mon pull en cachemire gris.

Observez sa main. Elle utilise une technique de mimétisme moteur appelée "Mirroring synchrone". Elle incline la tête de 15 degrés vers la droite. C'est ma compensation cervicale pour une scoliose diagnostiquée à 14 ans. Elle ne se contente pas d'habiter ma maison. Elle habite ma pathologie. »

Un silence se fit dans le chat. Pourquoi Marc, un homme dont l'intégrité architecturale est la seule boussole, laisserait-il une intruse s'installer ? La réponse était structurelle. Marc ne cherchait pas une épouse, il cherchait une fonction. L'Intruse n'était pas seulement un double physique ; elle était une usurpation algorithmique, une version de moi optimisée pour ne plus poser de questions sur les irrégularités de ses comptes de chantier.

— « Le temps est mon principal prédateur », murmurai-je, alors qu'une aberration chromatique envahissait mon champ visuel. Le sédatif qu'il m'avait injecté plus tôt — probablement du Lorazépam — commençait à altérer ma perception spatiale. « Si ce direct s'interrompt, ce sera une neutralisation. Marc va monter. Il dira que j'ai fait une rechute. Que mon obsession pour le True Crime a dévoré ma réalité. »

Je sentis une goutte de sueur couler entre mes omoplates. C'était la vasoconstriction périphérique. Mon sang désertait ma peau pour protéger mes organes vitaux.

— « Pourquoi l'intruse est-elle si parfaite ? Parce qu'elle est le produit de vos propres données. Elle a analysé mes silences, mes hésitations. Elle est l'agrégation statistique de ma personnalité publique. Elle est la preuve que dans un monde saturé par le numérique, nous ne sommes que des suites d'algorithmes comportementaux. »

Je tapai une commande pour verrouiller la porte du studio. Le loquet magnétique s'enclencha avec un bruit sourd de guillotine. Immédiatement, j'entendis un son de basse fréquence. Des pas. Lents. Calculés.

— « Il est là. Sentinelles, activez le protocole de surveillance distribuée. Enregistrez

tout. »

La porte vibra sous un coup léger, presque poli. Le genre de coup qu'un médecin donne avant d'annoncer une phase terminale.

— « Éléonore ? » La voix de Marc traversa la cloison. Elle était saturée de cette sollicitude qui me donnait envie de m'arracher la peau. « Chérie, ouvre. On veut juste t'aider. »

— « Analyse du discours de l'agresseur », dis-je au micro, ignorant la porte. « Emploi du "On" pour créer une coalition de normalité contre le sujet isolé. C'est du gaslighting architectural. Il construit une pièce autour de moi où il n'y a pas de sortie. »

— « Éléonore, j'ai les clés. Ne me force pas à couper le courant. »

Le loquet céda dans un fracas de verre et d'acier. Marc apparut, une silhouette de découpe contre la lumière pâle du couloir. Il ne tenait pas une arme, mais une seringue. Un outil d'ajustement structurel. Pourquoi cette absence de violence brute ? Parce que la coercition empathique ne laisse pas de pétéchie.

— « Respire, Éléonore. Ton pouls indique une tachycardie supraventriculaire. C'est inefficace. »

Il s'approcha. Sa panique, si elle existait, ne se manifestait que par une défaillance structurelle de son masque : une rigidité excessive des masséters. Il saisit mon bras avec une précision d'ingénieur.

— « Pourquoi elle, Marc ? Quelle faille ai-je laissée ? »

— « Tu n'as pas laissé de faille. Tu **es** la faille. Une maison a besoin de silence

pour tenir debout. Elle, elle apporte l'acoustique parfaite. »

L'aiguille pénétra la veine basilique. Le liquide — un neuroleptique de troisième génération — commença son voyage. Le processus de dissociation fut instantané. Je me vis d'en haut, une tache d'encre s'effaçant sur le cuir du fauteuil.

L'Intruse apparut alors dans l'embrasure. Elle portait ma robe de chambre en soie. Elle s'approcha et effleura ma joue. Sa peau était chaude, la mienne entraînait en hypothermie chimique.

— « Repose-toi », murmura-t-elle avec ma propre fêlure vocale. « Je vais reprendre le micro. Je vais leur dire que j'ai eu une crise. Le podcast va continuer. Mais cette fois, nous parlerons de guérison. »

La douleur dans ma poitrine n'était pas seulement l'anxiété. C'était la réalisation que l'identité, au XXI^e siècle, est consensuelle. Si suffisamment de gens croyaient que cette femme était moi, alors elle **était** moi. Marc me souleva, me portant vers la sortie comme un déchet de chantier.

Le passage du studio au couloir fut un choc. Le lave-vaisselle terminait son cycle dans un bip électronique joyeux. Tout était propre. Tout était désinfecté. Marc m'installa sur la banquette arrière de sa voiture. La portière se referma avec un déclic définitif.

— « Tout est prêt », dit-il en s'asseyant au volant. « Destination : Centre des Cyprès. »

Mais alors que le véhicule quittait l'allée, un stimulus imprévu brisa sa neutralité clinique. Son téléphone, posé sur la console centrale, commença à vibrer frénétiquement. Une notification, puis cent, puis mille. Des alertes de sécurité, des captures d'écran de son propre visage en train d'injecter le sédatif, diffusées en boucle

sur tous les réseaux des Sentinelles.

Je vis alors Marc présenter des signes de désorganisation cognitive majeure. Ses mains se crispèrent sur le volant, non pas par peur, mais parce que son architecture de mensonges subissait une surcharge systémique. Le monde entier regardait à l'intérieur de sa structure parfaite.

L'analyse était close. L'exécution numérique commençait. Ma vision s'éteignit sur le reflet de sa défaillance, alors que ma voix, stockée dans le cloud, continuait de hurler la vérité dans les oreilles de cent cinquante mille témoins.

Noir.

Chapitre 14

Confrontation acoustique

L'air dans le studio d'enregistrement était saturé d'ions négatifs et d'une odeur d'ozone, celle des circuits électroniques chauffés par des heures d'activité ininterrompue. C'était une atmosphère stérile, presque chirurgicale, que j'avais conçue comme un rempart contre le chaos du monde extérieur. Mais aujourd'hui, l'isolation phonique — ces panneaux de mousse acoustique alvéolée qui tapissaient les murs comme une peau de reptile anthracite — ne servait plus à étouffer les bruits du voisinage. Elle servait à sceller mon propre tombeau.

Derrière la porte massive, le silence n'était pas une absence de son, mais une présence physique. C'était le silence de Marc. Un silence d'ingénierie domestique, calculé, ossuaire. Je fixais le vumètre sur mon écran d'ordinateur. Les barres vertes dansaient au rythme de ma respiration erratique, de petites pointes de fréquence qui trahissaient ma tachycardie. 112 battements par minute. Ma réponse galvanique de la peau devait être au maximum ; mes paumes laissaient des traces de moiteur sur la console de mixage, altérant la conductivité du métal froid. Le son de ma propre respiration me parvenait avec un délai de quelques millisecondes à travers le retour casque, un décalage de traitement qui rendait mon existence irréelle, comme si mon esprit flottait dans un processeur distant.

— Éléonore.

Sa voix traversa le bois. Elle n'était pas forte. Marc ne criait jamais. Il utilisait le registre de la basse fréquence, celui qui fait vibrer les tissus mous avant d'atteindre l'oreille interne. L'intention derrière cette modulation était limpide : Marc utilisait sa voix comme un stabilisateur de tension, cherchant à forcer mon système nerveux

parasymphatique à une reddition immédiate.

— Éléonore, ouvre cette porte. Tu te fais du mal. Les Sentinelles t'écoutent, n'est-ce pas ? Tu es en train de mettre en scène ton propre effondrement. C'est ton anxiété qui parle, mon cœur. Pas toi.

Je ne répondis pas. Mes doigts tremblaient au-dessus du curseur de gain. J'activai le canal 1. Le micro Shure SM7B, suspendu devant mes lèvres comme une idole de métal noir, captait tout : le froissement de mon pull en cachemire et le sifflement de mes poumons comprimés par le cortisol.

— Mesdames et messieurs, les Sentinelles... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle de 20 décibels. Vous l'entendez. Dans le cycle de la prédation, c'est la phase de l'approche mielleuse. Il tente de rétablir le cadre de la normalité pour que toute résistance de ma part semble pathologique.

Un choc violent ébranla le chambranle. L'onde se propagea dans le plancher en chêne vitrifié, remontant par mes talons jusqu'à ma colonne vertébrale. L'action de Marc n'était pas dictée par la colère, mais par un plan de masse. S'il frappait, c'était parce qu'il avait évalué que le coût de la destruction de l'édifice était désormais inférieur au coût de mon silence. Chaque fibre de bois qui craquait était une décision administrative.

— Éléonore, j'ai le Dr Arnault au téléphone, reprit-il. Il dit que ta rupture avec la réalité est entrée dans une phase aiguë. Si tu sors maintenant, on peut encore gérer ça discrètement. Une hospitalisation volontaire. Pas de scandale.

C'était l'argument ultime. En menaçant l'intégrité de ma réputation, il tentait une manœuvre de contention psychologique. C'est le propre de l'ingénierie perverse de haut niveau : il ne vous frappe pas, il vous explique pourquoi vous avez besoin de ses mains autour de votre cou pour maintenir votre propre charpente mentale.

Soudain, le silence revint. Un silence de mort. L'analyse comportementale suggérait une optimisation tactique : Marc détestait le désordre d'une porte défoncée. Il était allé chercher un outil. Mon estomac se noua au souvenir de la ponceuse et de la perceuse dans son atelier.

— Il s'est éloigné, soufflai-je dans le micro. Mais ne vous y trompez pas. Ce n'est pas un repli. C'est une restructuration de l'attaque.

Un grognement métallique retentit. Le moteur d'une perceuse à percussion. Marc s'attaquait aux gonds avec la précision d'un homme qui sait comment les choses sont assemblées. Pour lui, je n'étais plus une épouse, mais une cloison mal placée qu'il fallait supprimer pour retrouver l'harmonie du projet initial.

Le bois éclata sous la contrainte d'un levier. La porte céda. Marc entra. Il n'était pas débraillé. Sa chemise en lin était impeccablement repassée. Il ne regarda pas la caméra, il fixa ses yeux dans les miens. Ses pupilles étaient dilatées par une montée d'adrénaline contrôlée.

— Éteins ça, Éléonore, dit-il calmement.

— Les Sentinelles sont témoins, Marc. On est 42 000. Si tu me touches, ils sauront.

Il esquissa une simulation de chaleur.

— Qu'est-ce qu'ils sauront ? Que j'ai dû forcer la porte pour empêcher ma femme de se scarifier ? Regarde-toi. Tu es devenue le sujet de ton propre podcast. "La femme qui a perdu la raison dans une cage de mousse". C'est un bon titre.

Il fit un pas. Marc occupait tout le volume. La logique derrière cette pression isométrique était de me réduire à une donnée négligeable.

— Pourquoi ? répétai-je, ma voix n'étant plus qu'un murmure. Pourquoi l'as-tu installée dans ma vie ? Pourquoi a-t-elle mes bagues ?

Marc s'approcha du micro. Il pencha son visage vers la membrane métallique, celle-là même qui avait recueilli mes analyses les plus fines.

— Parce qu'elle est ce que tu as cessé d'être, murmura-t-il, sa voix se propageant dans les casques avec une clarté cristalline. Elle est le calme. Elle n'écoute pas les morts. Elle est la version de toi qui n'aurait pas posé de questions.

Il tendit la main vers le câble XLR.

— Le temps de la parole est terminé, Éléonore. Il est temps de passer au silence.

D'un coup sec, il arracha le câble. Le vumètre s'effondra. La lumière rouge "On Air" s'éteignit. Mais Marc ignorait une variable : sous la console, ma main cherchait le bouton du canal de secours, celui du micro d'ambiance de plafond. Mes doigts rencontrèrent le plastique froid.

— Pourquoi l'as-tu tuée, Marc ? lançai-je, utilisant l'accusation directe pour provoquer une réponse défensive. Pourquoi as-tu tué la vraie Éléonore pour la remplacer par ce simulacre ?

Il s'arrêta. La question l'avait touché dans son hubris de créateur.

— Je ne t'ai pas tuée, Éléonore. Je t'ai simplement... optimisée. Tu étais devenue instable. Tu commençais à creuser trop près des fondations. Elle, elle ne pose pas de questions. Elle a ton visage, et elle me donne la paix.

Le clic sourd sous mon doigt confirma que le signal passait. Les Sentinelles étaient

toujours là, dans le noir, à écouter l'invisible. Marc s'avança pour me saisir le poignet. Sa poigne était chirurgicale, cherchant le point de levier exact pour neutraliser ma motricité. Il me tira vers la sortie, ses richelieus crissant sur le parquet avec une autorité de propriétaire.

— Marc ! appela une voix derrière la porte. Marc, le Dr Arnault est là.

C'était ma voix. Ma fréquence exacte, mais dépourvue de tout conflit intérieur. C'était l'acoustique d'une personne sans âme. Marc sourit.

— Tu entends ? C'est le son de ta disparition. Un simple remplacement.

Je ris. Un rire court qui détonna dans l'atmosphère stérile. Le prédateur fut dérouté par cette rupture de fréquence.

— Tu as oublié une chose, Marc. Chaque édifice a un point de résonance. Les Sentinelles n'écoutent pas qu'une voix. Elles sont une armée. Regarde tes notifications.

Je poussai tous les curseurs de la console au maximum. Le studio fut envahi par un larsen strident, un cri électronique qui brisa l'ossature de son calme. Marc dut se boucher les oreilles. La porte fut alors ébranlée par des ordres extérieurs. La police. La démolition de son mensonge était en cours.

Le masque de Marc tomba totalement, laissant place à un vide sidéral. Les officiers investirent la pièce, saturant l'espace de lumières bleutées et d'ordres hurlés. Marc se laissa glisser au sol, les bras en croix, dans une reddition archétypale.

— Ici Éléonore, chuchotai-je vers le micro d'ambiance alors qu'on m'enveloppait dans une couverture de survie. La fréquence est stable. L'architecture du silence s'est effondrée.

On me guida vers l'ambulance. Sous les néons de l'hôpital Saint-Jude, la médecin légiste commença l'inventaire de ma peau, documentant la topographie de la violence. Je lui tendis le bras pour le prélèvement sanguin, transformant ma biologie en preuve irréfutable.

— Pourquoi des actions, Éléonore ? demanda l'inspecteur en civil.

— Pour ne pas être une simple conséquence, inspecteur. Pour que ma voix reste une donnée dure.

Le silence de l'hôpital n'était pas celui du studio ; c'était un silence de reconstruction. Je fermai les yeux. Le seul son qui subsistait était celui, régulier et mécanique, du moniteur cardiaque. Un bip électronique unique, pur, marquant la fin de l'enregistrement et le début de la réalité.

Chapitre 15

L'archive éternelle

Le bleu n'est pas une couleur organique. Dans la pénombre feutrée de cette banlieue où le vert des pelouses est une religion et le blanc des huisseries une promesse de pureté, le flash stroboscopique des gyrophares agit comme une profanation. C'est un bleu électrique, froid, qui fragmente la façade de la maison, découpant l'architecture de Marc en tranches de réalité alternative.

Éléonore sentit le froid du carrelage contre sa joue. Elle n'était plus une femme, elle était un échantillon biologique en attente d'analyse. Le sédatif — cette benzodiazépine à action rapide que Marc avait glissée dans son thé sous couvert de sollicitude — agissait comme un acide lent sur ses connexions synaptiques. Sa pensée était un moteur s'emballait dans le vide, les roues ne touchant plus le sol de la motricité. Elle analysait sa propre chute avec la distance clinique d'une légiste : sa posture en chien de fusil, cette régression fœtale forcée, signalait aux premiers intervenants une détresse psychotique aiguë. Marc avait orchestré chaque centimètre de sa déchéance physique pour servir sa propre narration.

— Elle fait une crise, dit Marc d'une voix qui était un chef-d'œuvre de retenue dramatique.

Ce ton n'était pas celui de l'agression, mais celui de l'architecte constatant une fissure dans une fondation : un mélange de regret technique et de protection nécessaire. Cette passivité était sa dernière structure de soutènement ; un aveu de chaos ou de violence aurait été, pour lui, une rupture esthétique insupportable. Marc ne frappait pas, il « réparait » l'imprévisibilité de sa femme en utilisant l'espace et le silence comme des outils de contention.

À côté de lui, l’Intruse se tenait dans l’ombre portée du couloir. Elle ne fuyait pas. Elle portait le pull en cachemire gris d’Éléonore, celui dont la maille était légèrement distendue au coude gauche. Elle imitait la statuaire d’une proche dévastée, forçant le regard des autorités à se fixer sur l’élément perturbateur : Éléonore, baveuse et tremblante sur le sol. C’était un coup de maître psychologique : l’Intruse n’était plus une personne, mais une fonction de substitution, un miroir sans tain où la police ne voyait que la normalité.

— Madame ? Vous m'entendez ? demanda le brigadier Morel, son badge scintillant sous les néons de la cuisine.

Éléonore mobilisa ses cordes vocales. Le sédatif avait transformé sa langue en un morceau de plomb.

— Code... Studio... 4-8-2-9... balbutia-t-elle.

— Elle délire sur ses codes de sécurité, coupa Marc, son timbre vibrant juste assez pour simuler l’épuisement émotionnel. C’est tout ce qui lui reste. Des chiffres et des conspirations.

Mais Morel n’était plus tout à fait convaincu. L’instinct du policier se heurtait à l’excès de calme de l’Intruse. Dans une crise, les proches s'agitent ; l’Intruse, elle, était une archive morte, trop parfaite pour être vraie.

— Brigadier... Il y a un problème, intervint un second policier revenant du sous-sol. J’ai essayé le code. La porte blindée s’est ouverte. L’ordinateur est allumé... Il y a un flux en direct. Vingt mille personnes nous regardent par la webcam.

Le silence qui suivit fut plus dense que le brouillard extérieur. Le numérique venait de fracturer le domestique. Marc se raidit, ses pupilles se dilatant — une réponse

physiologique involontaire à la menace. Pour l'architecte, ce n'était pas seulement une arrestation, c'était un défaut de conception. Le sanctuaire de ses certitudes devenait une scène de crime ouverte au monde entier.

Le déclic des menottes sur les poignets de Marc ne fut pas un signal de fin, mais une ponctuation clinique. Il ne lutta pas ; la résistance physique aurait été une aveu de chaos. Il regarda Éléonore avec une incompréhension pure, celle d'un créateur devant une œuvre qui refuse de mourir.

— Tu n'es qu'une voix, Éléonore, murmura-t-il alors qu'on l'escortait vers la sortie. Sans ce micro, tu n'existes pas.

Pendant que Marc était évacué, l'Intruse entama sa propre procédure de retrait. Ce n'était pas une fuite, mais une réallocation de ressources. Puisque l'identité « Éléonore » était compromise, elle devenait un actif toxique. Elle se glissa vers l'entrée, son ombre se fondant dans le bleu convulsif des gyrophares. À l'angle de la rue, elle s'arrêta un instant pour ajuster son sac, vérifiant l'heure d'un geste d'une élégance glaciale avant de disparaître dans la géométrie des pavillons. En jetant sa clé dans une bouche d'égout, elle n'abandonnait pas seulement un objet ; elle effaçait sa propre mémoire de la maison, redevenant une donnée volatile prête à s'installer dans une autre vie.

Éléonore fut hissée dans l'ambulance. L'intérieur du véhicule était un sanctuaire de néons blancs, une lumière polaire qui ne laissait aucune place à l'ambiguïté. Ici, tout était mesurable : pression artérielle, saturation, rythme cardiaque.

— Pulsations à 110, nota l'ambulancier. Tachycardie de stress.

— Non, murmura-t-elle, sentant le liquide froid de la perfusion entrer dans ses veines. C'est le rythme de la vérité.

Elle ferma les yeux, visualisant ses « Sentinelles » derrière leurs écrans. Ces milliers d'inconnus n'avaient pas agi par empathie, mais par un besoin névrotique de protéger le dogme de l'identité unique. Ils étaient son système immunitaire, le disque dur externe que Marc n'avait pas pu formater.

À l'hôpital, le Dr Vasseur l'installa dans une salle d'examen d'un bleu pâle. Il parlait de « crise de paranoïa » et de « dissociation ». Éléonore l'écoutait avec la froideur d'une experte.

— Docteur, analysons les faits, dit-elle d'une voix qui retrouvait sa résonance de studio. Le trouble de Capgras est une hypothèse de confort. Mon bilan toxicologique révélera des benzodiazépines. L'action de mon mari contredit son intention médicale déclarée. Ce n'était pas un soin, c'était une neutralisation structurelle.

Vasseur leva les yeux, surpris par ce langage. Éléonore n'était plus dans l'émotion du trauma, elle était dans sa dissection. Elle utilisait la logique clinique pour retourner le scalpel. Elle savait que pour ne plus être une étrangère dans sa propre vie, elle devait accepter d'être une archive publique.

Dehors, le soleil d'octobre soulignait la perfection factice des pelouses. Dans le silence de la maison vide, le lave-vaisselle termina son cycle dans un petit déclic mécanique. Tout était propre. Tout était en ordre. Mais l'archive était scellée. Éléonore n'était plus une occupante, elle était le témoin. Elle n'était plus une donnée dans un flux, elle était l'origine du signal. Et tandis qu'elle comptait ses battements de cœur — soixante-douze, une homéostasie parfaite — elle comprit que si Marc était sous les verrous, l'Intruse restait une idée. Et on ne menotte pas une idée qui vous ressemble.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Intruse du Matin"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)